

# LIVRES



Le Feuilleton Page D3  
Essais québécois Page D4  
Littérature québécoise Page D5  
Les Petits Bonheurs Page D7

LE DEVOIR, LES SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 SEPTEMBRE 1994

NICOLE HOUDE

## L'âge d'or, vous dites?

MARIE-CLAIRE GIRARD

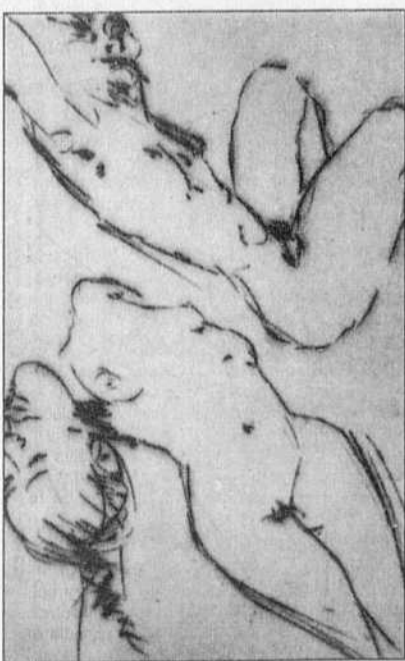
Nicole Houde a connu de près la souffrance, la mort et la vieillesse. C'est pourquoi elle a choisi d'en faire les thèmes principaux de son plus récent roman, *Les Oiseaux de Saint-John Perse* (La Pleine Lune). Elle l'a fait en racontant l'existence de deux vieillards, c'est-à-dire de deux êtres démunis: un homme et une femme de 92 et 82 ans que le naufrage de la vieillesse plonge inexorablement vers une sorte d'anonymat.

Viellir est un drame. La mémoire et le corps s'émeuvent. D'autres prennent les décisions à notre place. D'autres décident de l'endroit où nous vivrons, de la nourriture qui nous convient le mieux... Maurice et Estelle découvrent l'ampleur des ravages. Et c'est la narratrice des *Oiseaux de Saint-John Perse* qui doit les aider à traverser jusqu'au rivage où les attend, du moins selon la travailleuse sociale, la sécurité et le bien-être. Mais Maurice et Estelle ne le veulent pas. Ils ont vieilli comme ils ont vécu: en défiant les conventions, fiers d'être marginaux, et l'ultime auto trahison serait bien de se plier aux diktats de ceux qui croient détenir toutes les certitudes. Maurice et Estelle savent bien que les certitudes n'existent pas.

Nicole Houde a consacré plus de deux ans à l'écriture de ce roman. Elle l'a peaufiné au point d'en écrire cinq versions. Elle a travaillé aussi comme auxiliaire familiale avec des personnes âgées en 1990-1991. Ce fut le déclencheur. Ce qui lui a permis de réfléchir sur la vieillesse dans les grandes villes. Et ce qui l'a frappé encore davantage, c'est la perception du temps et de l'espace qui change à mesure que l'on prend de l'âge. Comment rendre compte de tout cela, sinon en écrivant un roman où les personnages principaux seraient des vieillards et où un témoin, cette Josée qui est la narratrice et qui écrit la nuit, rapporterait leurs merveilleux délires, leurs terribles lacunes et leurs profonds désarrois.

Ce qui donne un roman à l'écriture achevée, somptueuse par moments, où l'écrivain nous propose, à travers, un fourmillement d'anecdotes quotidiennes et de souvenirs candides ou cruels, une réflexion sur cette vieillesse et ses aléas entrecoupée d'envoies magnifiques sur la vie, la mort, l'amour et les oiseaux, le tout mélangé

VOIR PAGE D2: HOUDE



ROBERT LALONDE



## L'allumeur d'âmes

PIERRE CAYOUILLE  
LE DEVOIR

**A**ubert, ce personnage qu'il a mis trois ans à fabriquer, cet «ego expérimental» comme disait Kundera, lui ressemble à s'y méprendre. Tout comme ce petit aigle à tête blanche, il écrit frénétiquement, affligé, déchiré d'une inconnue blessure qui ne disparaîtra qu'après sa mort. Comme ce poète dont il raconte si bien le destin, Robert Lalonde est un ennemi juré de la violence et de la mort. Comme lui, il caresse la folie de la main qui ne tient pas le crayon, travaille contre le progrès, essaie d'ébranler le monde. Comme lui, il accepte la tragédie de l'existence et en éprouve la même honte métaphysique. La vie lui apparaît aussi comme une fable, le monde un grand théâtre et l'univers un songe.

Comme Aubert, il lutte contre l'oubli. Pour un écrivain moderne, lutter contre l'oubli c'est se battre contre l'humeur ambiante et l'humour envahissant, rencontrer des journalistes pressés — parfois même des amis —, qui zappent, qui ergotent, qui digressent, qui se gonflent, bref qui parlent de tout sauf du contenu de son plus récent roman, *Le Petit Aigle à tête blanche* (Seuil).

— Et votre carrière, M. Lalonde? Mais comment faites-vous pour écrire, jouer au théâtre et apparaître à la télévision en même temps?

Il suffit d'ouvrir le micro et de braquer la caméra. L'auteur parle. Quel bonheur! Il fait si bien ça... Car il sait si bien s'exprimer, lui, l'homme de théâtre capable, de sa voix d'ogre, de crever le tympan des pépés qui cuvent leur Beaujolais au premier balcon du TNM. Pour le service après-vente, notre homme n'a pas son pareil... Au suivant!

Le malentendu fondamental entre les auteurs et l'institution littéraire agace de plus en plus Robert Lalonde: «Cette espèce de vocation d'oubli que l'on retrouve dans le domaine de la créativité est en train de nous tuer. Ceux qui ont le pouvoir, les médias et les autres, s'éloignent de plus en plus du public. Publier un roman en cette époque, c'est

comme lancer une bouteille à la mer. C'est un cri dans le désert. Il y a d'ailleurs des écrivains complètement paralysés qui préfèrent se taire.»

Comment se guérir de l'oubli? Comment y échapper? Lalonde en a fait le thème central de ce récit très puissant, très pamphlétaire, qui s'organise autour de la vie d'Aubert, le petit aigle à tête blanche, un poète qui traverse le siècle armé de ses *Nourritures terrestres* — son indispensable Bible païenne —, flanqué de ses tantes Alma, Fatima et Claire — les trois fées de la sucrerie —, de son frère Vianney, de ses amis du juvénat, de ses complices du chantier où il sera la «bête lumineuse» et de ses compagnons d'asile et d'annésie.

«Personne ne veut entendre parler de cette vocation d'oubli, de cette façon que nous avons de marcher à côté de nous-mêmes, de vouloir une chose et de ne pas la vouloir. D'avancer et de reculer en même temps. De vouloir l'immobilité à tout prix. Tout ça donne ce que je vois en tournée ces jours-ci. Un pays de centres d'achats, de magasins éparpillés. Un pays contre lequel les poètes ont essayé de lutter», s'empare-t-il, encore plus ivre d'épouvante que cet Aubert qu'il a si brillamment créé.

Et puisqu'il faut des noms, toujours des noms, disons qu'Aubert, c'est un hybride, fécondé *in vivo* à partir d'une anthologie des poètes québécois que le destin a bien voulu mettre sous les yeux pourtant fort sollicités de Robert Lalonde. Aubert, c'est d'abord François Hertel, cet homme de lettres oublié dont le propos et l'œuvre tombent en désuétude et qui n'a eu droit — comme Aubert — qu'à une reconnaissance quasi

VOIR PAGE D2: LALONDE

«Il faut accepter la tragédie de l'existence»

Sous la direction de Pierre-Louis Vaillancourt  
**PAYSAGES DE RÉJEAN DUCHARME**

«Un livre est un monde, un monde fait, un monde avec un commencement et une fin. Chaque page d'un livre est une ville. Chaque ligne est une rue. Chaque mot est une demeure.» (Réjean DUCHARME)

Ces paroles résument bien cette étude en profondeur de l'univers romanesque et théâtral de Réjean Ducharme. Des textes signés par: Nicole Bourbonnais, François Gallays, Patrick Imbert, Józef Kwaterko, Dominique Lafon, Yvan Lepage, Grazia Merler, Jacqueline Viswanathan. Vol. de 324 pages — 24,95\$

Éditions FIDES

## LIVRES

## LALONDE

Un vibrant hommage à ces poètes disparus

SUITE DE LA D1

posthume de la part d'universitaires enfiévrés. Farouchement anticlérical, révolté, libéral, Hertel ressemblait beaucoup au petit aigle à tête blanche. Ou est-ce l'inverse? Aubert, c'est aussi Jean-Jules Richard, Alain Grandbois et De Saint-Denis Garneau à la fois. Et Nelligan, bien sûr.

Le Petit Aigle à tête blanche se veut précisément un vibrant hommage à ces poètes disparus de notre mémoire collective, un superbe plaidoyer destiné à ébranler un pays hanté par l'oubli. D'où sans doute cette écriture extrêmement lyrique, soutenue, dense, développée. D'où ces pages si belles qui bouleversent celui qui s'y attarde et qui allument l'âme de celui qui s'y abandonne.

«J'ai une vénération pour la poésie. Pour moi, c'est l'art suprême et je ne sais pas en faire.» C'est pourquoi Robert Lalonde a consacré trois ans de sa vie à l'écriture de ce roman. Solitaire tout au long de cette aventure, il découvre ces jours-ci qu'il n'est pas seul, que des dizaines de parutions récentes partagent sa quête.

Aubert ne lutte pas seulement contre l'oubli. Il se bat aussi constamment contre le progrès, ce mal insidieux qui détourne l'homme de ses sens.

«La notion de progrès déguise à mon avis un refus de l'existence et des lois de l'existence; un refus du caractère fondamentalement humain de l'homme, c'est-à-dire de ses limites, de sa souffrance. Le progrès le détourne de ce qui fonde l'existence. Il y a quelque chose de tragique dans la condition humaine que le progrès n'accepte pas.

Le progrès est rattaché à ce que j'appelle un «janette-bertranisme». Il faut trouver une solution tout de suite aux problèmes. On ne vit pas avec nos souffrances. C'est intolérable. Or, des problèmes sans solution, il y en aura toujours. C'est le lot des artistes de s'y attarder. À la moindre douleur, on te dit tout de suite quoi faire. Tu ne peux pas rester avec une douleur, c'est impossible. Un spécialiste américain a écrit l'autre jour dans le *New York Times*: «acceptez votre humanité. Pervertissez-vous. Sinon, par désir de ne pas souffrir, vous souffrirez deux fois plus. Admettez-vous comme des êtres humains, avec des limites, des anxiétés». Ce n'est pas Aubert qui parle ainsi. Ni moi. C'est un scientifique rigoureux! Nous sommes assis sur un volcan!

Comme tous les chassés du paradis, Aubert, lui, se consumera, célébrera les désirs qui l'habitent, vivra intensément, connaîtra les vertiges de l'animalité car «la nature de l'homme est restée bestiale malgré les philanthropies perverses du progrès». Dans le *Petit Aigle à tête blanche*, l'amitié ne vient pas sans violence. Sans désir non plus. Aubert trouvera sa tendresse tour à tour auprès de son frère Vianney, de Rémi le pianiste et de Pauline, sa douce muse.

«Aubert vivait à une époque où on ne nommait pas les choses. Les gens s'engageaient de façon clandestine, secrète, dans un rapport qui échappait à toute définition et qui, par cela même, était précieux», explique-t-il.

«On se cache cette part de désir dans l'amitié. Comme on se cache tout. Nous sommes partis d'un long silence et il a fallu nommer les choses. Mais plutôt que les poètes, ce sont les moralistes qui l'ont fait, les Janette Bertrand de ce monde. Il faut nommer le «vécu». Comme disait Gaston Miron récemment à des jeunes, «votre vécu ne m'intéresse pas si vous n'en faites rien, s'il n'est pas créatif».

Ce que proposent Aubert et Robert Lalonde est pourtant simple. «Il faut accepter la tragédie de l'existence. Vivre, avoir mal, aimer, se sentir aimé.» Mais leur appel tombe aujourd'hui encore comme un cri dans le désert, comme une bouteille à la mer. Car le troupeau veut rire.

Le troupeau n'a que faire des tourmentés. Les humoristes occupent toute la place. Et Robert Lalonde s'en plaint.

«Quand le *Titanic* a coulé, croyez-vous que tout le monde riait sur le pont? Dans cette vague d'humour qui déferle sur le Québec, il y a quelque chose de très menaçant qui témoigne de notre profond désir d'oubli. Heureusement, le public commence à s'en lasser. Non pas que je veuille inviter les gens à la tristesse. Je dis simplement que le fait d'accepter la tragédie de l'existence, de la reconnaître, de la voir, ça nous permet d'être joyeux. La joie est possible à ce moment-là, mais pas autrement.»

La nature, on l'a souvent dit, demeure un thème récurrent dans l'œuvre de Lalonde, y compris dans ce plus récent roman. Tout comme la présence du père. Il a d'ailleurs écrit *Le Fou du père*, un récit dans lequel il évoquait l'aspect psychologique de la question. Dans le *Petit Aigle à tête blanche*, la parole du père s'impose plus que jamais. Ses aphorismes, petits bijoux de philosophie animalière, abondent. Pour notre plus grande joie. «Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes», dira son père pour expliquer qu'un homme intelligent ne devient jamais bête, même quand le destin l'écorche.

Quand il se souvient de son père, Lalonde a les larmes aux yeux. «C'était un homme très fataliste mais aussi d'une sagesse implacable, qui m'a légué un héritage considérable, très riche, très fécond», dit-il. Il ne l'a pas oublié. Preuve qu'on peut effectivement échapper à l'oubli.

LE PETIT AIGLE À TÊTE BLANCHE  
roman, Robert Lalonde  
Éditions du Seuil  
Paris, 267 pages

Du même auteur, aux mêmes éditions:

LE DERNIER ÉTÉ DES INDIENS  
roman, 1982, prix Jean-Macé  
coll. «Points» n° 572

UNE BELLE JOURNÉE D'AVANCE  
roman, 1986, prix Paris-Québec

LE DIABLE EN PERSONNE  
roman, 1989

L'OGRE DE GRAND-REMOUS  
roman, 1992

SEPT LACS PLUS AU NORD  
roman, 1993

Chez d'autres éditeurs:

LA BELLE ÉPOUVANTE  
roman, 1981  
Éditions Quinze, Montréal  
Éditions Julliard, Paris  
prix Robert-Cliche

LE FOU DU PÈRE  
roman, 1988  
Éditions Boréal, Montréal  
Grand Prix de la Ville de Montréal

BAIE DE FEU  
recueil de poèmes, 1991  
Éditions des Forges, Montréal

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES

## Elle me manque...

Elle me manque terriblement. Et je ne suis pas seul. Le départ de Christiane Charette et la disparition de l'émission *En direct* ont semé le désarroi — le terme n'est pas trop fort — dans la communauté littéraire.

Dans tous les cocktails de la rentrée, on ne parle que d'elle. On se rappelle à quel point, quand elle animait *En direct*, elle savait bien parler des livres. Elle est urbaine, vivante, à l'affût des nouveaux courants d'idées — Camille Paglia, vous vous souvenez? À la fine pointe, aussi, de l'actualité littéraire. Les écrivains étrangers, tout comme ceux d'ici, qui s'arrê-



Christiane Charette

taient à son micro en repartaient très souvent enchantés, éblouis par sa sensibilité et son ardeur. Plusieurs libraires témoignent par ailleurs de l'effet d'entraînement de ses coups de cœur.

Elle ne se faisait pas, elle, l'apôtre des grandes causes. Elle n'avait ni dogme ni préjugé. Elle pouvait traiter avec autant de bonheur de mode féminine et de philosophie. Elle évitait surtout de verser à outrance dans le féminisme, le misérabilisme, le nationalisme et tous les autres «ismes».

Solidement branchée sur l'actualité, sans pour autant verser dans la bête promotion, l'équipe d'*En direct* savait d'instinct reconnaître le sujet dont les gens parlaient ce matin-là.

Je laisse à d'autres le soin de chercher la vraie raison de son départ. Comme auditeur, je n'ai que faire des petites guerres radio-canadiennes. J'abandonne aussi à d'autres le soin de commenter l'émission que la société d'Etat nous propose en lieu et place. Je dis simplement que Christiane Charette me manque... Au plaisir de la réentendre!

La fête de la littérature

Montréal accueillera dès vendredi prochain son premier «Festival de la littérature». Cette grande fête organi-



Pierre Cayouette

sée par l'Union des écrivains et écrivains du Québec (UNEEQ) célébrera la littérature en s'inspirant plus particulièrement de trois thèmes: la danse, l'érotisme et l'étranger. Des dizaines d'activités sont au menu entre le 23 septembre et 30 septembre. A peu près tous les écrivains membres de l'UNEEQ seront mis à contribution. À signaler: trois spectacles-lectures au cours desquels des écrivains monteront sur scène pour dire et jouer leurs textes.

Le Grand Prix du livre de Montréal

Les auteurs et éditeurs n'ont plus que quelques jours pour soumettre leurs œuvres au Grand Prix du livre de Montréal. La date ultime pour la réception des ouvrages a été fixée au 3 octobre 1994. Le jury est présidé par Naïm Kattan. Jacques Allard, Nicole Brossard, Céline Denomé, Edgard Gousse et David Homel en font partie.

## HOUDE

«Les mots les plus importants n'ont qu'une syllabe»

SUITE DE LA D1

à une bonne dose d'humour un peu noir, de tendresse et de drames, un peu à l'image de la vie en somme. «Pour moi, raconte Nicole Houde, plus on vieillit, plus on est confronté à des drames. Mais demeure le fait que plus on vieillit, plus on peut trouver de la drôlerie dans ce qui nous entoure. Perdre la mémoire et s'en rendre compte peut être l'occasion de jeter un coup d'œil moqueur sur soi-même. J'aurais été incapable de manier ainsi l'humour dans mes précédents romans. Mais cette fois-ci, à travers cette Josée, la narratrice, j'ai pu le faire, comme j'ai pu à travers elle m'approprier la mort du père... en côtoyant celle de deux vieillards. La mort de mon père m'a été volée, grâce à Maurice et Estelle, j'ai accepté de ne pas l'avoir vécue. J'ai eu quelque chose en échange.»

Nicole Houde est née à la fin de la guerre à Saint-Fulgence, près de Chicoutimi. Elle est de retour à Montréal après une année passée à Rivière-Eternité, une année d'écriture qu'elle qualifie de merveilleuse. Elle est très fière, et avec raison, des «Oiseaux de Saint-John Perse»,

avouant des tendances trop poussées vers l'introspection dans ses précédents romans, et ayant l'impression, cette fois-ci, d'avoir réussi à saisir une vérité qui lui échappait jusqu'à maintenant. Elle écrit le soir ou la nuit, à sa table de cuisine, parce que, dit-elle, c'est autour d'une table qu'on se nourrit et qu'on se parle. Et il n'est pas étonnant qu'une femme aussi intense, habitée à la fois par une peur incontrôlable et une audace inouïe, ait donné vie à Maurice et Estelle, les deux vieillards les plus attachants de la littérature québécoise. Ils découpent dans les journaux les chroniques nécrologiques ou les articles relatant des morts accidentelles: dans des carnets ils inscrivent les listes de ces noms accompagnés des adresses qu'ils ont cherchées dans l'annuaire du téléphone. Ils regardent *Dynastie* tous les jours et se repassent des soubres sautons de la méchante Alexis. Ils sont persuadés que c'est la guerre à Montréal et que les rues sont impraticables à cause des éclats d'obus. Estelle garde sous son oreiller une correspondance échangée il y a bien des années avec Grace Kelly alors que

Maurice dicte à Josée son autobiographie remplie des souvenirs de sa folle jeunesse de musicien virtuose que se disputaient les plus grands orchestres symphoniques du monde. Ils sont à la fois touchants et désolés, immensément remplis de vie alors que la mort les guette au détour d'un pan de mur. Ils sont surréalistes et aussi près de l'existence qu'on peut l'imaginer. Estelle est persuadée qu'il y a des jours auxquels on ne devrait pas accorder de permis et que la liberté se trouve peut-être dans le tiroir d'une commode. «Il faut tout promettre, en avril, écrit Nicole Houde, aux vieilles dames qui demandent qu'on frise leurs cheveux blancs, qui demandent qu'on ne les oublie pas.»

«Les mots les plus importants, ajoute-t-elle, la vie, la mort, le cœur, le corps, le temps, n'ont qu'une syllabe. C'est un flash, ça dure une seconde. Je veux les étirer, leur faire prendre une place plus importante. C'est pour cela que j'écris.»

LES OISEAUX DE SAINT-JOHN PERSE  
Nicole Houde,  
La Plaine Lune

Réjane Bougé  
La Voix de la sirène  
Roman  
Boréal  
200 pages - 18,70 \$

Dans une écriture toute simple, faite de nuances et de demi-tons, un drame intime se noue. Réjane Bougé trace la chronique d'une adolescence qui se déroule sous l'influence de Réjean Ducharme.

94

Parutions BORÉAL automne

revue possibles automne 1994

possibles  
VOLUME 18 • NUMÉRO 4 • AUTOMNE 1994

L'Estrie

ESSAIS ET ANALYSES  
Caractéristiques des institutions estriennes  
PETER SOUTHAM  
Mouvement populaire et communautaire en Estrie  
NORMAND GILBERT  
Emploi, revenus et démographie  
ANYCK ET ROMA DAUPHIN  
Le mouvement des femmes à Sherbrooke  
MICHELINE DUMONT  
Affirmation et autonomie culturelles  
ANTOINE SIROIS  
La vie sociale des mots de Nelligan et de Vanier  
LOUIS DESMEULES

POÉSIE ET FICTION  
Fondant au chocolat  
FRANÇOIS COUTURE  
Scandale  
BÉATRICE MIGNEAULT  
Un talent naturel  
CAROLE SALOIS  
Carnets de voyage  
HERVÉ DUPUIS

DOCUMENT  
Réflexion sur l'«État ratatiné»  
YVES BOISVERT

Avez-vous manqué notre numéro "État-providence/État solidaire" (été 1994)?

Bulletin d'abonnement  
Abonnement institutionnel: 40,00 \$  
Abonnement de soutien: 40,00 \$  
le numéro: simple 8,00 \$

Revue Possibles,  
B.P. 114,  
Succursale Côte-des-Neiges,  
Montréal, Québec  
H3S 2S4

NOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_  
PROVINCE \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_  
OCCUPATION \_\_\_\_\_  
CI-JOINT \_\_\_\_\_ MANDAT-POSTE AU MONTANT DE 25,00 \$ POUR UN  
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO \_\_\_\_\_

Betsi Larousse...

# LIVRES

## LE FEUILLETON

### Quelques jours d'hiver dans le Latium



ROBERT LÉVESQUE

LA COMÉDIE DE TERRACINA  
Frédéric Vitoux  
Seuil, 301 pages

Encore une fois le romancier Frédéric Vitoux a pris le chemin de l'Italie, encore une fois cet écrivain organise — il met en scène, plutôt — un morceau de passé, imaginé et lointain, dans ce pays de lumière qui lui est, comme il l'était tant à Stendhal, un lieu d'élection. Et encore une fois le charme joue.

L'auteur de *Fin de saison au palazzo Pedrotti*, de *Charles et Camille* et de *La Comédie de Terracina* est légèrement à part dans le monde des lettres parisiennes, où il partage avec Dominique Fernandez la case des historiens sans diplôme (mais avec licence), autodidactes festifs et esprits libres. Sans son talent, Vitoux se serait glissé, parmi combien d'autres raseurs, chez ces romanciers à la plume appliquée qui nous servent de la romance appuyée ici et là dans l'histoire petite ou grande, faisant revivre comme s'ils y étaient les amours échevelées de Pauline Bonaparte ou le suicide à l'aspic de Cléopâtre, romanciers besogneux aux rebondissement rangés.

Frédéric Vitoux, lui, échappe au genre usé du roman historique et de cette littérature passésiste qui

prend ses sujets dans les catalogues de l'histoire et ses modèles dans la galerie des personnages ayant plus ou moins existé tels quels ou presque...

Frédéric Vitoux ne compose pas tant des fresques intimes sur l'Italie des siècles passés — l'épopée napoléonienne, la splendeur moite de la Sérénissime de Venise, la morosité inquiète du début du 19<sup>e</sup> — qu'il invente des chapitres à de l'histoire possible. Car son art consiste à isoler et à forcer un détail, qu'il invente au besoin, à organiser un trafic de personnages dans la liberté de l'écriture, un « théâtre » qu'il rend avec l'attention amusée d'un montreur d'ombres.

Pour *La Comédie de Terracina* Vitoux a convoqué sous sa plume Henri Beyle qui a 33 ans et n'a pas encore trouvé son pseudonyme de Stendhal, le jeune Gioacchino Rossini, 24 ans, auteur du *Barbier de Sivilgia* dont parle déjà toute l'Italie. Il les fait se rencontrer en décembre 1816 dans la ville-frontière de Terracina, aux marches du royaume de Naples, dans une auberge et dans le palais où un aristocrate vit en exil depuis la chute et la mort de Joachim Murat et le rétablissement des Bourbons qui lui reprennent le trône de Naples.

Se sont-ils vraiment rencontrés Stendhal et Rossini? Peut-être... Vitoux ne le sait pas vraiment, et les romanciers à la plume appliquée qui nous servent de la romance appuyée ici et là dans l'histoire petite ou grande, faisant revivre comme s'ils y étaient les amours échevelées de Pauline Bonaparte ou le suicide à l'aspic de Cléopâtre, romanciers besogneux aux rebondissement rangés.

Frédéric Vitoux, lui, échappe au genre usé du roman historique et de cette littérature passésiste qui

scène et saisir dans ce détail — quelques jours d'hiver dans le Latium — l'occasion de rendre encore une fois ses hommages à l'Italie et à Stendhal, son écrivain d'élection.

Nous voilà donc à Terracina, le 13 décembre 1816, à l'étage noble d'un palais administratif à demi détruit par les remous du changement politique des napoléoniens aux royalistes, là où vit temporairement le comte Nencini qui attend et sa réhabilitation à Naples et le retour de sa femme qui est à Rome. Il y a là une jeune femme de 35 ans, Josefina, cousine de la comtesse, dont on apprend qu'elle est la femme abandonnée du chef de camp de Murat, et puis Henri Beyle, invité à y séjourner parce que la route de Naples où il se rend n'est pas sûre et que les cochers qui y vont sont rares. Beyle, l'ex-soldat napoléonien vient de découvrir l'Italie, il y circule manuscrit sous le bras et les yeux trop éblouis par les tableaux qu'il y traque (ce sera le syndrome...), et durant ces jours-là il causera de tout et de rien avec cette Josefina, qu'il décidera de séduire. Il fait froid et puis cette ville n'a pas d'opéra! Beyle s'y désespère donc un peu...

Le 16 décembre la comtesse Nencini arrive à Terracina avec dans sa voiture le jeune Gioacchino Rossini. Comme on est à l'étroit dans le palais amoché, l'écrivain français ira loger à l'auberge où s'est installé aussi le musicien. Le décor est planté: vaste salle déserte d'un palais sans éclat, auberge grouillante où la soupe est louche, et la distribution est complète: le comte qui vit dans la clandestinité et attend la fin de son bannissement, la comtesse blonde et d'énergie malicieuse, la cousine mélancolique, et Rossini qui

siffle et musarde, et puis Beyle, fureteur, toujours au bord d'exagérer un geste ou du moins de céder à une certaine ébriété de la jeunesse avant qu'elle ne disparaisse de son corps porté vers l'embonpoint...

Vitoux met en place subtilement les allées et venues de chacun, au jour le jour, la comtesse qui cache mal son béguin effronté pour le jeune musicien et qui filera à Naples avec lui, la cousine qui s'éprend du comte après avoir écarté les entreprises maladroitement de Beyle, et celui-ci, malhabile ou malchanceux, qui verra la comtesse le toiser d'un regard si dur lors qu'il ose poser ses lèvres dans un creux de clavicle par trop invitant.

En toile de fond la sévérité de l'époque, où tout le monde se méfie de tout le monde, où des bandes d'anciens soldats de Murat rançonnent les voyageurs qui se risquent sur les routes, où l'on mange de la vipère vite grillée dans les auberges, où l'on croise un noyé sur la rive d'un canal, une époque saisie dans une parenthèse qui se prolonge et semble immobilisée à ses contemporains après l'épo-

quée napoléonienne.

Dans ce pays entre raffinement et barbarie Henri Beyle promène amoureux son regard allumé. L'écrivain qui ne s'appelle pas encore Stendhal — il signera « M. de Stendhal » son *Rome, Naples et Florence* l'année suivante — traverse le pays pour écrire son *Histoire de la peinture en Italie*.

Vitoux, qui aime Stendhal autant que l'Italie, nous donne du Grenoblois un portrait aussi remarquable que discret, jamais appuyé, simplement aperçu, c'est un homme encore jeune qui rôde autour des choses plus qu'il ne s'y jette, un homme qui

sue même dans le froid, inquiet et malicieux, un observateur qui est le peintre allant sur le motif. Vitoux nous fait saisir finement la filière de l'inspiration du grand écrivain que Beyle deviendra, cette comtesse Nencini, sa cousine Josefina, ces Italiennes racées seront le ferment d'autres comtesses, d'autres cousines, qui apparaîtront dans ses romans, *La Chartreuse de Parme*, *Le Rouge et le noir*...

Le petit Rossini traverse ce roman

comme un ange insouciant. Il a déjà tout le monde le connaît dans les salons. Cette semaine-là, à Terracina où il transite entre Naples et Rome, il fait la grasse matinée, sautera la fille de l'auberge, ne sait pas sur quel sujet portera son nouvel ouvrage promis au théâtre Valle pour 500 écus. On l'invite à Rome où son librettiste lui proposera bientôt une idée de « Cendrillon ». Ce sera *La Cenerentola* qu'il écrira en 22 jours, obligé de composer — tel Verdi dans la pièce de Normand Chaurrette, *Je vous écris du Caire* — par le gérant du théâtre qui lui interdit de sortir de l'hôtel tant que l'opéra ne sera pas jeté sur papier.

La force de séduction et la particularité du roman de Vitoux tiennent dans une facture légère, un ton de « comédie » ou d'opéra-bouffe, cette manière fine et sans apprêtage de plonger le lecteur dans un lieu et un temps sans poncifs, sans lourdeur, sans effort, à la remorque d'un narrateur que ses curiosités guident vers un passé, une Italie et un écrivain qui résumant ses passions à lui — et peut-être à nous — les plus précises et les plus précieuses.

Les Vitoux me sont à chaque fois des plaisirs de lecture.



Détail d'un tableau de Louis Léopold Boilly, *L'arrivée d'une diligence.*

## Francine D'Amour

### Écrire comme un chat

Ces textes disent sur un ton tantôt grave, tantôt moqueur, la vanité de la création, de l'engagement, les frayeurs de l'enfance ou l'impuissance devant la mort.

134 pages - 15,95 \$

Parutions B O R É A L automne 94

## Les grandes conférences

Une collection qui invite à la « barre des témoins » ceux qui, par leur travail et leur expérience, peuvent faire saisir les grands enjeux des sociétés d'aujourd'hui.

**Bertrand Blanchet**  
**QUELQUES PERSPECTIVES POUR LE QUÉBEC DE L'AN 2000**

« Lorsque se dégage une piste d'action, l'avenir paraît déjà moins sombre. À cette fin, je vous propose un triple regard: d'abord sur notre environnement, ensuite sur notre société et enfin sur nous-mêmes. » Vol. de 64 p. — 5,95\$

**Pierre Dansereau**  
**L'ENVERS ET L'ENDROIT**  
**Le besoin, le désir et la capacité**

« La plus grande catastrophe écologique, c'est le retrait dans l'enveloppe confortable de notre prospérité, dans notre obstination à perpétuer notre haut niveau de vie [...] Je crois que l'homme peut encore se sauver, mais il faut bien reconnaître qu'il n'a jamais été en plus grand péril, et par sa propre faute. » Vol. de 96 p. — 5,95\$

**Albert Jacquard**  
**CONSTRUIRE**  
**UNE CIVILISATION TERRIENNE**

« Voici la civilisation que je vous propose: une civilisation de l'égalité au nom de la liberté [...] Aller vers l'égalité, étant donné les disproportions entre les riches et les pauvres d'aujourd'hui, cela va prendre beaucoup plus d'un siècle. Mais, au moins, on peut essayer de commencer. » Vol. de 48 p. — 5,95\$

**Claude Julien**  
**CULTURE: DE LA FASCINATION AU MÉPRIS**

« L'homme a la possibilité de choisir lui-même son destin, de mobiliser toutes ses énergies pour forger autant que possible un avenir qui réponde à ses plus nobles ambitions, ces choses dont on n'ose plus parler en ces temps d'argent. » Vol. de 48 p. — 5,95\$

**Henri Laborit**  
**LES BASES BIOLOGIQUES DES COMPORTEMENTS SOCIAUX**

« Je commencerai par vous exposer des concepts très généraux concernant la biologie [...] Je vous parlerai ensuite de vous, de votre système nerveux: vous savez qu'il n'y a rien qui intéresse plus un individu que lui-même et c'est parfaitement normal, c'est parfaitement biologique. » Vol. de 64 p. — 5,95\$

**Ilya Prigogine**  
**Temps à devenir**  
*A propos de l'histoire du temps*

« La science d'aujourd'hui doit trouver un chemin entre deux extrêmes, alléant tous les deux. L'un, c'est un monde déterministe qui nous rend étranger au monde que nous décrivons et, l'autre, c'est un monde aléatoire qui rendrait toute prévision impossible. Et ce chemin entre les deux est en train de s'élaborer en ce moment... » Vol. de 48 p. — 5,95\$

**Joël de Rosnay**  
**L'ÉCOLOGIE ET LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE**  
**De l'écocitoyen à l'écocitoyen**

« Culture, pour commencer, éthique pour finir. Je suis persuadé que c'est avec une culture et une éthique qu'on construit un monde [...] Je pense que l'éducation en écologie est un des grands défis des prochaines années, au même titre que le rapprochement de l'écologie et l'économie. » Vol. de 48 p. — 5,95\$

FIDES / MUSÉE DE LA CIVILISATION

## LIVRES

## ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Le Québec par-delà le bien et le mal



ROBERT SALETTI

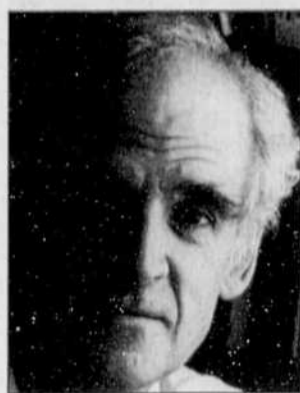
## MULTICULTURALISME, DIFFÉRENCE ET DÉMOCRATIE

Charles Taylor, introduction d'Amy Gutmann, Aubier, 142 p.

Charles Taylor  
Multiculturalisme  
Différence et démocratie

ce court essai d'une soixantaine de pages qui est de la même eau que *Grandeur et misère de la modernité* (Bellarmin, 1992). L'auteur y discute démocratie et modernité et cherche un passage doré entre les écueils de l'essentialisme à tribord et de la déconstruction à bâbord, un moyen terme entre traditionalisme et postmodernisme. Cette fois, le prétexte de la discussion est l'exigence de reconnaissance qui fonde le multiculturalisme. Une société démocratique doit traiter tous ses membres comme des égaux. Une charte des droits à la Trudeau va dans ce sens, au risque d'engendrer pour le citoyen un rapport désincarné à l'Etat. À l'inverse, jusqu'ou cette même société peut-elle aller dans la reconnaissance des spécificités culturelles des minorités sans sombrer dans un relativisme tous azimuts, dans un syncrétisme politique qui minerait l'Etat lui-même? L'un des exemples utilisés par M.

Taylor pour répondre à ces interrogations très contemporaines, qui ont des implications très concrètes — ainsi, quelles œuvres doivent faire partie du cursus commun des études collégiales ou universitaires? Quelle légitimité sommes-nous prêts à reconnaître à la culture amérindienne? à la culture immigrante? —, est celui de la loi 101 qui répond à une exigence



Charles Taylor

de reconnaissance des Franco-Québécois mais qui frugent, selon lui, les fondements de la démocratie libérale. C'est un cas sur lequel il s'était déjà prononcé in vivo en prenant position contre la loi 101. Ici, sa position est plus modérée, sans doute parce que plus théorique. Il penche vers le libéralisme tout en reconnaissant la réalité moderne du multiculturalisme. Il en résulte une volonté de voir se développer un libéralisme dit hospitalier, appelé à défendre certains droits jugés fondamentaux. L'ennui, c'est que Charles Taylor, mis à part le droit de ne pas être assassiné, reste muet sur le libellé de ces droits.

M. Taylor évoque bien la nécessité d'un dialogue entre les tenants des deux positions extrêmes qui s'affrontent, et soutient que l'identité est avant tout reconnaissance de l'autre (dans le sens de reconnaître l'autre et d'être reconnu par lui), une perspective que Bakhtine a appelée dialogisme et dont le champ des études littéraires fait encore ses choux gras. Il reste que la discussion aurait plus de poids si l'auteur donnait davantage d'exemples et des exemples mieux cernés. Ainsi, aucune perspective historique n'est donnée aux articles de la loi 101 incriminés. On sent que le philo-

sophe a des leçons à donner au citoyen, mais le philosophe n'est-il pas lui-même, au moment où il écrit sur la société dont il est issu, un citoyen à part entière? Bref, on aurait apprécié que Taylor investisse davantage les critères philosophiques et politiques à partir desquels il discourt très sérieusement sur des sujets qui le touchent pourtant très personnellement. Jouons au psychanalyste amateur et demandons-nous s'il n'y a pas chez lui, dans cette manière de «dominer» le débat identitaire, quelque chose comme une peur non avouée du postmodernisme. Le multiculturalisme est en effet présentée comme une donnée inhérente au monde contemporain, sans interrogation préalable. Quant à la postmodernité, elle est un peu trop facilement ramenée à ce que Taylor appelle le

néo-nietzschéisme, caractérisé par un refus de tout jugement de valeur. Si je ne m'abuse, ce que le postmodernisme dit d'abord, c'est que les critères qui servent aux jugements de valeur ne sont pas intemporels. Il y a nuance. Charles Taylor est un homme profondément raisonnable, je crains qu'il soit en désaccord avec cet aphorisme de Nietzsche: plus abstraite est la vérité que tu veux enseigner, plus il te faudra séduire les sens en sa faveur.

Ajoutons en terminant que cette édition du texte de M. Taylor est précédée d'une instructive introduction d'Amy Gutmann, directrice de l'University Center for Human Values, à Princeton, et suivie par trois commentaires d'autant de philosophes américains qui prolongent et questionnent ce texte. Un beau travail d'édition dialogique.



## George Bernard Shaw face à la musique

BERNARD SHAW

Écrits sur la musique, 1876-1950, choix de textes effectué par Georges Liébert, aussi traducteur de l'anglais avec deux collaboratrices, collection Bouquins, Robert Laffont, 1466 pages, index compris.

MARIE LAURIER  
LE DEVOIR

Voilà bien une véritable bible de la vie musicale anglaise et européenne pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Et on la doit à nul autre que l'auteur de *Pygmalion* et sa version cinématographique *My Fair Lady*, George Bernard Shaw.

Le célèbre écrivain se double ici d'un connaisseur de la belle et grande musique et c'est comme critique de cet art dans la presse londonienne qu'il a commencé sa carrière littéraire. Une rubrique qu'il devait tenir pendant de nombreuses années et qui demeure en quelque sorte le reflet sociologique de la fièvre Albion de cette époque. Et sans doute aussi une riposte à l'Allemagne impériale qui qualifiait l'Angleterre de «pays sans musique», ce que devait corriger Berlioz en 1851 en disant qu'il n'y a pas de ville au monde où l'on consomme autant de musique que Londres». Le lecteur en jugera lui-même en lisant cette somme des critiques de GBS, tout en concédant volontiers que l'Angleterre a recruté ses principaux compositeurs à l'étranger, notamment Haendel, Jean-Christophe Bach, Clementi, Haydn, en plus «d'enterrer Weber en grande pompe», rappelle Georges Liébert dans son avant-propos.

Admirateur inconditionnel de Wagner, de Mozart aussi qui purgeait son purgatoire d'indifférence, — il parle du «scandaleux abandon» du compositeur salzbourgeois — Bernard Shaw a aussi fait redécouvrir le goût de la musique ancienne, ce qui n'est pas rien compte tenu de la popularité qu'elle allait connaître et qu'elle connaît toujours dans ce

pays et ailleurs, sans compter le chant choral qui a toujours été l'apanage des petits et grands Anglais.

Les critiques de GBS sont parfois courtes, souvent fort longues mais percutantes. Pisons un peu dans les titres de ses rubriques, et même en survol cela donne une idée de la pensée de l'auteur: *Liszt, le charlatan* (1876), *L'art de Madame Schumann* (il s'agit évidemment de Clara sortie de l'ombre après la mort de son mari et dont GBS rend hommage en parlant de son art qui «allie l'expression poétique à la beauté du toucher»), *Le brillant Othello de Rossini*, *Beethoven, jadis tant redouté*, un texte écrit en 1877 à la suite d'un concert des œuvres du maître allemand et qui avait «attiré un public anormalement nombreux» à Covent Garden. Ces propos faisant allusion évidemment à la querelle anglo-allemande en production de grands musiciens.

Le critique ne se contente pas de critiquer mais il analyse aussi en profondeur une œuvre, la décortique dans ses moindres détails et en extrait la substance sociologique, comme par exemple son texte où il se penche sur le cas de Richard Strauss qu'il juge bien «étrange». Il ne se gêne pas non plus pour exprimer son désaccord quand un interprète n'a pas été à la hauteur de son art ou de l'œuvre choisie. D'ailleurs c'est lui-même qui nous apprend comment il est devenu critique musical: «Je devins membre de la rédaction d'un nouveau quotidien en qualité d'éditorialiste. Mes exploits dans cette fonction répandirent une si sainte terreur, engendrèrent un tel désordre que l'offre que je fis alors de reporter mon attention sur la critique musicale fut accueillie avec un soulagement inexprimable, le sujet étant de ceux où, comme chacun sait, on privilégie l'extravagance.» A bon entendre, salut, et aux uns et aux autres, le plaisir de partager l'ambition de Bernard Shaw, celle d'être «lu par des sourds».

## VITRINE PRATIQUE

RENÉE ROWAN

## Pour maîtriser le temps

Avec la rentrée et une nouvelle année scolaire qui s'amorce, déjà les agendas, devant les saisons, ont un œil sur 1995.

Les premiers arrivés sont ceux d'Utilis, toujours beaux, toujours soignés: papier glacé, reproductions de bonne qualité, exactitude dans les dates, espace raisonnable pour inscrire les rendez-vous et prendre des notes, répertoire téléphonique, dates importantes au cours de l'année ici et ailleurs, calendriers 1996, 1997. Les agendas Utilis sont en français et en anglais, ce qui en facilite la diffusion.

AGENDA ART — PEINTRES  
QUÉBÉCOIS CONTEMPORAINS

À chaque semaine, correspond un peintre différent, certains moins connus que d'autres, ce qui permet des découvertes. Pour chaque artiste, il y a une courte biographie suivie de quelques notes sur son style.

AGENDA DU VIN  
Michel Phanetuf

La cuvée 1995 de cet agenda propose une petite anthologie illustrée des mots de la vigne et du vin. «(...) Au fil des siècles, rappelle Michel Phanetuf, la vin a inspiré l'artiste, le peintre, le musicien, le poète, l'écrivain, mais aussi le scientifique, l'œnologue, l'historien, l'encyclopédiste et le critique. Chacun, au gré des modes littéraires de son époque et selon son goût, a tenté d'expliquer par les mots le mystère impénétrable du vin.» Un cadeau intéressant à offrir à l'amateur de bon vin.

## BEST-SELLERS



## le Parchemin

## ROMANS QUÉBÉCOIS

1. UN ANGE CORNU AVEC DES AILES DE TÔLE, Michel Tremblay — éd. Leméac / Actes Sud.
2. VA SAVOIR, Réjean Ducharme — éd. Gallimard
3. LES QUATRE SAISONS D'ISABELLE, Solange Chaput-Rolland — éd. Libre Expression
4. L'HÉRITAGE DE TANTE BECKY, Lucy Maud Montgomery — éd. Québec/Amérique

## ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LE NAUFRAGEUR, Jean-François Lisée — éd. Boréal
2. LES JUGES, QUAND ÉCLATENT LES MYTHES, Rodolphe Morissette — éd. VLB
3. L'AMOUR ASSASSIN, Clément Olivier — éd. Stanké

## ROMANS ÉTRANGERS

1. UNE ANNÉE EN PROVENCE, Peter Mayle — NIL Éditions
2. SOUVIENS-TOI, Marie Higgins Clark — éd. Albin Michel
3. DERRIÈRE LA PORTE, Alina Reyes — éd. Robert Laffont
4. LA DOUBLE MORT DE LINDA, Patricia MacDonald — éd. Albin Michel

## ESSAIS ÉTRANGERS

1. TESTAMENT..., Abbé Pierre — éd. Bayard
2. LES SOUVENIRS ET LES REGRETS AUSSI..., Catherine Allégret — éd. Fixot
3. LE LIVRE TIBÉTAÏN DE LA VIE ET DE LA MORT, Sogyal Rinpoché, éd. La Table Ronde

## LIVRE JEUNESSE

1. LE ROI LION, Disney — éd. Phidal

## LIVRES PRATIQUES

1. GUIDE DES FLEURS POUR LES JARDINS DU QUÉBEC, Benoît Prieur — éd. de l'Homme
2. LE COLPRON LE NOUVEAU DICTIONNAIRE DES ANGLICISMES, Constance Forest, Louise Forest — éd. Beauchemin

## COUP DE COEUR

1. ROUTE DES INDES, E.M. Forster — éd. Christian Bourgois

Mezzanine, station Berri-Uqam Montréal, 845-5243

## COMPRENDRE ET COMMUNIQUER LA SCIENCE

Jean Crête  
Louis M. Imbeau

Comment savoir si ce que je lis sur un phénomène qui m'intéresse est scientifiquement fondé? Comment puis-je communiquer aux autres le résultat de mes recherches?

**Comprendre et communiquer la science** permettra au chercheur débutant, dans toutes les disciplines, d'améliorer sa capacité de comprendre les écrits scientifiques et de développer son habileté à communiquer ses propres résultats.

Un livre unique qui présente à la fois le processus de la recherche scientifique et les règles de la communication.

234 pages, 24\$

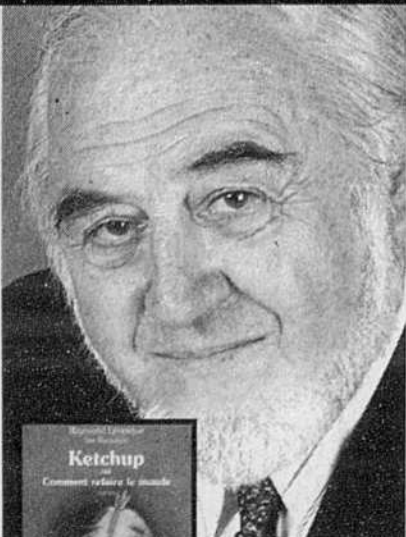
LES PRESSES  
DE L'UNIVERSITÉ LAVALEn vente chez votre libraire ou chez  
DISTRIBUTION UNIVERS

845, rue Marie-Victorin, Saint-Nicolas (Québec) G0S 3L0

Tél.: (418) 831-7474, 1-800-859-7474

télééc.: (418) 831-4021

## vlb éditeur LA BONNE LITTÉRATURE

RAYMOND LÉVESQUE  
KETCHUP OU COMMENT REFAIRE LE MONDE

Ce premier roman de Raymond Lévesque, alias San Ramundo, raconte les tribulations d'un jeune homme désireux de refaire le monde... et de prendre le pouvoir. Il invente alors la théorie du «Grand partage». Une satire hilarante, doublée d'une réflexion sur les milieux politiques.

JACQUES BISSONNETTE  
SANGUINE

Un roman noir, écrit à un train d'enfer, où l'horreur côtoie la plus grande tendresse, celle d'un père horrifié par la tragique disparition de sa fille. «Jacques Bissonnette prend littéralement le leadership du genre au Québec. Il devrait même pouvoir se frotter aux Ellroy, Benacquista et autres sommités de «l'art au noir» depuis la parution de *Sanguine*.»  
Sylvain Houde, Voir.

DANY LAFERRIÈRE  
CHRONIQUE DE LA DÉRIVE DOUCE

Trois cent soixante-cinq petites proses «comme autant de jours que peut en contenir une année» — où l'auteur raconte sa vie quotidienne à l'époque où il n'était qu'un métèque parmi d'autres fraîchement débarqués à Montréal. «Dans ces textes-là, on retrouve l'écriture habituelle de l'écrivain, intense, dense, sans compromis.»  
Réginald Martel, La Presse.

RODOLPHE MORISSETTE  
LES JUGES, QUAND ÉCLATENT LES MYTHES

Une radiographie de la crise qui sévit actuellement dans nos palais de justice, parmi la magistrature. Un livre qui inquiète, un livre qui fait grincer des dents, un ouvrage qui soulève des craintes, mais surtout une grande attente de la part du public souvent «victime» des abus de toutes sortes. «Une analyse pénétrante et éclairante.»  
Yves Boisvert, La Presse.

# LIVRES

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

### Le rêve de la neige



JACQUES ALLARD

**FORT SAUVAGE**  
Roman, Claude Beausoleil,  
L'Hexagone, 125 pages

Voilà un auteur qui se fait moins rare que Ducharme. Depuis une vingtaine d'années, Claude Beausoleil écrit comme il respire et marche dans les villes du monde. Est-ce bien son quarante-troisième livre, comme la liste «du même auteur» le laisse croire au début de ce *Fort Sauvage*? Voilà en tout cas le premier roman d'un poète consacré dans sa prolixité depuis son *Intrusion ralentie* (1972) jusqu'à *L'Usage du temps* (1993). Ces deux titres signalent un peu la démarche de l'œuvre, sa profusion ludique plutôt que sa construction. D'abord assez savante, finalement aussi directe que déterminée dans son inscription du temps, la foulée est bien devenue, comme l'a dit Jean Royer en ces pages, «un poème ouvert, sans fin» (*Le Devoir*, 1985).

L'auteur sait qu'on lui reproche son incontinence et il s'en explique sans détour dans une récente entrevue (*Nuit Blanche*, août 1994). Pour l'ancien élève d'Hubert Aquin (au Collège Sainte-Marie) sur qui il devait faire un mémoire de maîtrise (à l'UQAM), la poésie est «organique», aussi «naturelle» que la vie. Celle d'ici? Oui, son horizon de référence est d'abord celui de la tradition québécoise. Identitaire, sa vision? Nationale? Plutôt urbaine, comme il ne cesse de le rappeler (il est né dans le quartier Saint-Henri). Montréalais donc, mais finalement aussi bien parisienne, puisque le thème de la langue et son lancinant motif de la «faute» québécoise l'y rejoignent encore plus. Sa culture est à porter comme «une immense douleur». Pourtant, n'est-ce pas la douleur même de l'écriture occidentale? Aussi à la question: «Est-ce qu'on peut renaitre d'une langue humiliée?», il opine que seule l'écriture du poème permet de répondre. En elle prennent forme les signes d'une urbanité universelle, voyage dans le corps du

monde, dans l'existence même.

C'est avec ce «Beausoleil par lui-même» (l'œuvre a été largement commentée mais peu étudiée dans son ensemble) que je suis entré dans *Fort Sauvage*. Il s'agit, en fait, d'une novella de belle proportion donnée en huit chapitres. Le nombre convient bien au carré de résistance qu'aménage l'exposé narratif fait à la troisième personne du présent. Et l'argument narratif se présente, d'entrée de jeu, en toute simplicité: en Nouvelle-France, vers 1759, Jean-Baptiste Cadot et ses neuf soldats montent la garde à l'entrée des Grands Lacs, près du Sault-Sainte-Marie. Leur fort est un fortin de pieux pointus, assorti d'une tour et d'un mat où flotte le drapeau blanc et or. Au cœur: un âtre de pierres, autour: trois bâtiments de rondins. Au dehors, la plaine du combat attendu devant la forêt feuillue où pointent les conifères. L'affrontement viendra, peu décrit, et progressivement la garnison s'amenuisera, réduite finalement à son seul capitaine qui résistera pendant 25 ans, jusqu'en 1784. Il n'a jamais accepté de se rendre à des ennemis qui ont fini par trouver l'enjeu ridicule. Cadot, halluciné de solitude, mourra gelé dans son logis, enveloppé dans son drapeau. Est-ce ainsi que les hommes se battent ici?

Il y avait là tous les possibles du roman historique qui connaît actuellement une certaine vogue. Mais dans ce roman de poète, d'ailleurs inspiré par *La légende d'un peuple* (Louis Fréchette, 1887), le récit se contentera vite du minimum de la représentation, comprimant le déroulement temporel lui-même, comme si, dans cet espace de solitude, c'était précisément l'événement qui faisait défaut. Plus encore, il négligera la langue de l'époque, la couleur des mots anciens, peut-être pour jouer davantage sur le monde intérieur de Cadot où régnent les glaçures de l'enfance.

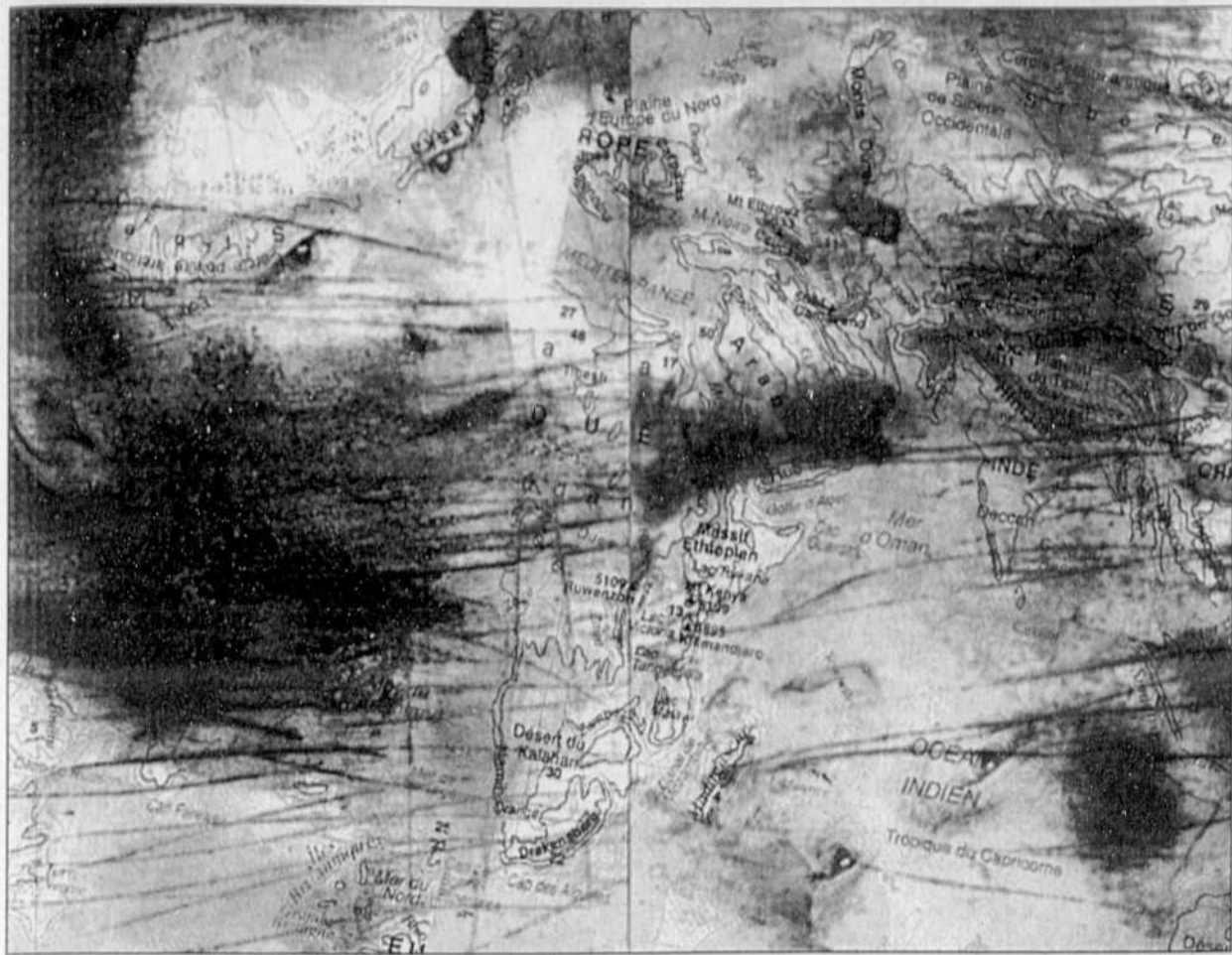
En ce sens, le roman est réussi qui dit dans sa forme l'histoire à raconter. Tout y dit la résistance héroïque qui conduit à la mort. L'ennui, c'est que la représentation gèle. Le récit la durcit en un tableau où le feu,



Claude Beausoleil

la chaleur, la vie même sont à l'avance condamnés. Les feux de l'hiver sont d'ailleurs peu vigoureux (l'âtre du fort, les foyers) ou alors destructeurs (l'incendie de l'enfance, à Québec). L'écriture elle-même, celle de la mère qui écrit à sa cousine de France, celle de Cadot qui doit tenir son journal de bord, reste symboliquement figée ou à toujours peine à se déployer. L'attente créée d'une explosion est trop longue. Quand surgit le monologue intérieur de Cadot (chapitre VII), trop de répétitions se confirment. Il aurait fallu une interaction constante du JE et du IL et que la sobriété du départ soit maintenue en même temps que soit rapidement dramatisée par l'énonciation personnelle. Le dégel du roman n'aura donc pas lieu sinon, assez maladroitement. Après s'être ouvert dans les dorures et les rougissements de l'automne, il s'est peu à peu perdu dans la poudrière de l'enfance où se thématise justement l'apprentissage de la lecture et de l'écriture sous la gouverne maternelle.

Domage qu'avec une matière romanesque aussi riche, un projet aussi sympathique, le verbe ne se soit pas fait progressivement organique, sensible ou sensuel. Il y a, par ailleurs, de bonnes pages de méditation sur l'hiver quoiqu'elles finissent parfois avec de lourdes relatives. Il aurait fallu la plus de vigilance, ailleurs plus de ce lyrisme que se trouve dans *La ville aux yeux d'hiver* qui vient de paraître (Écrits des Forges). Le rêve de la neige y trouve ses mots: «Je deviens le corps / D'une cité de neige / Elle est en moi / Un chant d'errance.»



## Martel en tête

PAUL EN FINLANDE

Yann Martel  
Traduit de l'anglais  
par Paule Noyart  
Boréal, Montréal, 1994. 255 pages  
HERVÉ GUAY



Yann Martel

Un recueil de nouvelles a suffi à Yann Martel pour se hisser au rang de célébrité littéraire canadienne. Son seul ouvrage, *Paul en Finlande*, a suscité des commentaires élogieux de la critique canadienne, américaine et britannique. Il est déjà traduit en allemand et en néerlandais. De plus, l'an prochain, il sera publié en France (chez Rivages) et en Italie. Bref, un succès considérable pour ce jeune écrivain, inconnu il y a peu.

La chose n'a pourtant pas empêché un journaliste littéraire du *Globe and Mail* de relever des gallicismes dans l'anglais que parle Yann Martel. À quoi est due cette incongruité? À ce que Yann Martel est fils de diplomates québécois, à ce qu'il a longtemps vécu à l'étranger et reçu toute son éducation en anglais. Il écrit maintenant dans cette langue, même si, en famille, lui et les siens ont comme langue commune le français. Son père, Emile Martel, s'est avant lui fait connaître comme romancier et poète tandis que son oncle, Réginald, est critique littéraire à *La Presse*.

Toujours est-il que *Paul en Finlande* est composé de quatre nouvelles. La nouvelle éponyme s'avère en fait une novella; c'est-à-dire une très longue nouvelle, de près de 90 pages. C'est aussi le morceau de résistance du recueil. Un jeune homme en compagnie un autre qui se meurt progressivement du sida, à 19 ans.

Afin de donner un sens à leurs rencontres et de tuer les temps morts, ils se mettent à imaginer l'histoire d'une famille finlandaise d'origine italienne. Comme Joyce s'était inspiré d'Homère pour son *Ulysse*, les principaux événements du XX<sup>e</sup> siècle servent de canevas aux deux jeunes gens pour imaginer les péripéties auxquelles prennent part les Roccamatios d'Helsinki, en Finlande. D'où le titre original de *The Facts Behind the Helsinki Roccamatios and Other Stories*.

Le procédé qu'utilise Martel fait penser au *Décameron* de Boccace où de riches florentins fuient la peste et se racontent des histoires, bien à l'abri du fléau. À la différence près qu'il n'est pas question chez Martel d'échapper au développement de la terrible maladie dont les effets dévastateurs frappent de surcroît l'entourage du sidéen. Cela sauve évidemment ce récit du mélodrame et le rend extrêmement touchant parce que Martel médiatise davantage qu'il ne la décrit l'agonie qui réunit ses différents personnages.

Or, au fil du récit, les correspondances deviennent de plus en plus fréquentes entre l'infinie misère qui ne cesse d'affliger l'humanité et les maux multiples qui s'abattent sur Paul. Qui plus est, Martel a la sagacité de laisser son filtre opérer et de

ments où le spectateur du concert se passionne pour ce qu'il entend et les autres où ses réflexions se superposent à la musique. À nouveau, cela fonctionne et une petite citation de Conrad clôt de manière brillante cette rencontre jusqu'à un peu naïve d'un étudiant et d'un musicien, vétéran de la guerre du Viêt-nam.

Les deux autres nouvelles, moins achevées, mais tout de même dignes d'intérêt, montrent surtout la polyvalence de Martel à trouver une architecture idoine à ce qu'il veut raconter. À cet égard, il fait beaucoup sourire dans *Lettres de Cantos* où un directeur de pénitencier doit annoncer à une mère l'exécution de son fils tandis que *Le moulin à miroirs* met à jour un petit côté fantastique, qui se marie bien à sa plume, ma foi, adéquattement impertinent.

Je n'aurai pas la condescendance de parler de magnifique début à propos de Yann Martel ni de saluer son entrée en littérature. Point n'est besoin de traiter de la sorte ce recueil qui, sans moi, vivra bien de sa propre vie, à cause de sa propre puissance. Mais je vous invite à constater avec moi qu'il y a dans ce livre une ou deux nouvelles hors du commun, de celles qui secouent l'indifférence des désabusés.

nous laisser nous-mêmes faire le parallèle entre l'Histoire et la maladie de Paul puisque la plupart du temps, on ne sait rien de ce que les deux comparses inventent.

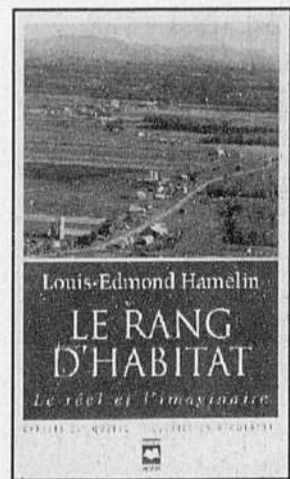
Ainsi, le récit ne juxtapose souvent que les petits et grands événements du siècle aux petits gestes de Paul, de son ami ou de sa famille. Et ce qui aurait pu entraîner des débordements larmoyants étant retenu juste ce qu'il faut, la justesse qui s'en suit bouleverse littéralement. L'écriture directe et fluide que pratique Martel rappelle par moments Dos Passos qui mêlait lui aussi des éléments non fictifs à sa fiction dans les années 1930. Encore que chez l'écrivain montréalais, le regard de celui qui raconte l'histoire importe au plus haut point. La sensibilité de ses narrateurs enrichit d'autant l'intériorité de ses nouvelles que ces derniers sont en mesure de traduire avec éloquence les situations complexes dont ils témoignent.

C'est le cas de *Le jour où j'ai entendu le Concerto Sol-dad* Donald J. Rankin pour cordes et violon dissonant du compositeur américain John Morton, la seconde nouvelle du recueil de Martel où, un jeune homme, de passage à Washington, assiste, par hasard, à un concert qui change sa façon de voir la vie.

À encore, Martel fait reposer son texte sur une structure formée de pleins et de creux, à savoir les mo-

## Le rang d'habitat

Le réel et l'imaginaire



Louis-Edmond Hamelin

**Le rang d'habitat** est plus qu'une simple image, c'est un élément culturel majeur qui a marqué le paysage, les langues et la vie socio-économique du Québec.

**Le rang d'habitat** permet de comprendre l'origine du rang, comment vivaient les habitants qui y résidaient, les origines du mot et comment il a résisté à l'anglophonie.

**Le rang d'habitat**, une œuvre majeure sur le Québec profond.

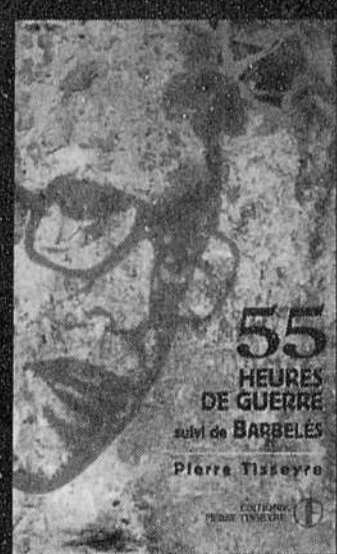
Collection Cahiers du Québec  
Géographie n° 107  
332 pages ■ 29,95 \$

En vente chez votre libraire

HURTUBISE HMH  
Téléphones : (514) 364-0323  
1-800-361-1664  
Télécopieur : (514) 364-7435

## 55 HEURES DE GUERRE

SUIVI DE BARBELLÉS



De Pierre Tisseyre

Tout ce qui contribue à mettre en évidence qu'il n'y a rien de pire que la guerre a son utilité

ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE

266 pages / 19,95\$

## La 41<sup>e</sup> rentrée de l'Hexagone



CLAUDE BEAUSOLEIL  
**FORT SAUVAGE**  
Roman, 128 pages, 15,95 \$

Le lieu de la résistance est aussi celui de tous les possibles.



MICHELINE LA FRANCE  
**LE VISAGE D'ANTOINE RIVIÈRE**  
Roman, 208 pages, 18,95 \$

«Je suis un être provisoire et de service en cas d'avenir.»



ANDRÉ BROCHU  
**DELÀ**  
Poésie, 176 pages, 18,95 \$

«Il y a une joie du monde à prendre corps à corps et mot à mot.»



LOUISE WARREN  
**LE LIÈVRE DE MARS**  
Poésie 96 pages, 15,95 \$

«Je ne savais pas que les livres sont à l'intérieur de nous comme autant de cellules vivantes.»

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h  
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660



# LIVRES

## LES PETITS BONHEURS Le Vagabond perpétuel



GILLES ARCHAMBAULT

SOUS L'ÉTOILE D'AUTOMNE  
Knut Hamsun, Traduit du norvégien par Régis Boyer.

Le livre de poche, Biblio. 155 pages.

De Knut Hamsun, on retient généralement un roman, *La Faim*. Œuvre autobiographique hallucinante, elle rend compte des quatre années que l'écrivain vécut aux États-Unis entre 1882 et 1888. Les faits qui y sont relatés nous plongent dans la description de la plus profonde détresse humaine. Mises à nu, des annotations psychiques contenues dans *La Faim* auraient même servi à Joyce dans son recours au *stream of consciousness*.

Il y a aussi que Hamsun a reçu le prix Nobel en 1920 et que, pendant la Seconde Guerre mondiale, alors octogénaire, il s'est prononcé en faveur du nazisme. Ce qui lui valut à la fin des hostilités la disgrâce nationale. Peine que l'on tenta de réduire en expliquant ses erreurs idéologiques par son «irresponsabilité».

Il nia vigoureusement cette explication des choses. Quand il mourut dans sa 93e année, en 1952, il venait trois ans plus tôt de publier son livre ultime, *Sur les sentiers où l'herbe repousse*.

Hamsun n'avait jamais toléré la tyrannie de la vie en société. S'étant toujours senti mal à l'aise en démocratie — la foule le hérissait — il avait vu dans le nazisme un système promettant un régime de vie saine. Pour lui, la ville corrompt. Il faut retourner à la terre, aux rapports simples entre les gens.

Le narrateur de *Sous l'étoile d'automne* avoue d'entrée: «Quand je pénètre dans la forêt, par le sentier où l'herbe repousse, mon cœur tremble d'une joie non terrestre!... Me voici loin du vacarme et de la presse de la ville, des journaux et des gens, j'ai fui tout cela parce que, de nouveau, on m'appelait à la campagne et de la solitude dont je suis originaire.»

Cette errance va mener le personnage à poursuivre une quête de pureté dont les fruits ne lui seront jamais accessibles.



## Les aventures désopilantes d'un photographe de presse

LA BELLE AU GANT NOIR  
Robert Malacci  
Québec-Amérique, coll. Sextant  
MARIE-CLAIRE GIRARD

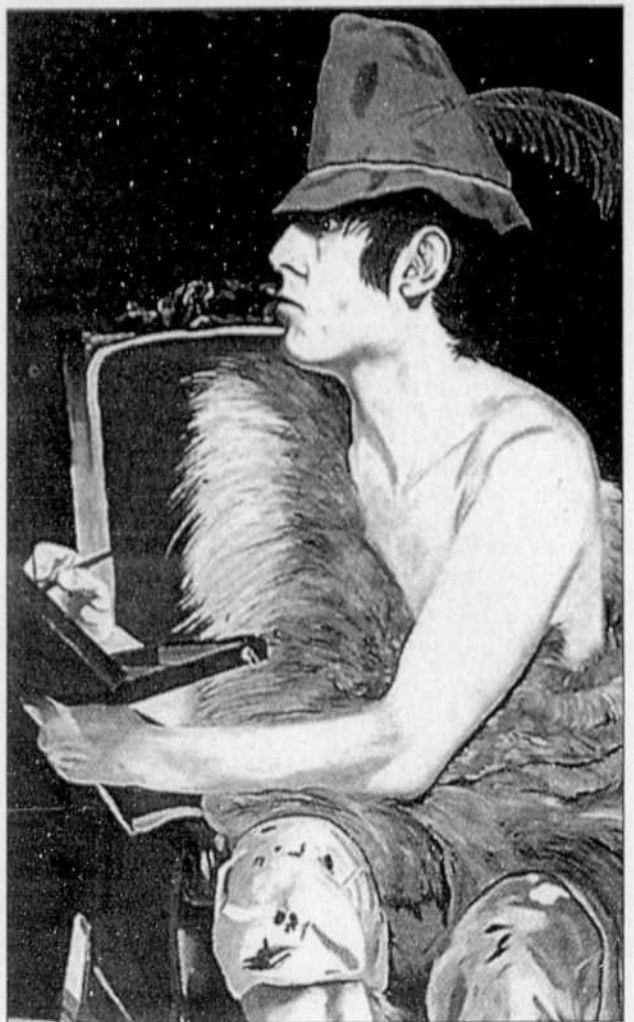
Le quatrième de couverture nous apprend que Robert Malacci est né en Afrique du Nord, a fait des études en France et a finalement émigré au Québec et qu'il est réalisateur et scénariste pour diverses chaînes de télévision, tant canadiennes qu'euro-péennes. Chose certaine, le monsieur sait s'y prendre pour raconter une histoire et *La belle au gant noir* laisse le lecteur étonné et ravi devant ce petit roman vif, plein de rebondissements et de surprises, plein d'humour et de verve aussi qui met en scène des personnages où on reconnaît presque des figures familiaires évoluant à Montréal et aux prises avec la corruption et le meurtre.

Le héros — quasi un anti-héros en fait — s'appelle justement Malacci. C'est un photographe qui travaille pour un équivalent d'Allo-Police avec ce que cela comporte de photos dégoûtantes et scabreuses laissant très peu à l'imagination. Affligé d'un patron véreux et exécrable, et souffrant d'une trop grande sensibilité, Malacci, entre deux paquets de Gitanes et deux bières, se retrouve à photographier le cadavre d'une de ses anciennes blondes retrouvée assassinée dans son appartement. Il y a des limites à ce qu'un type peut encaisser et Malacci décide de chercher un autre emploi. Une curieuse annonce attire son attention et il se retrouve dans un luxueux salon d'Outremont à s'entretenir avec une fille magnifique, ancienne attachée politique, qui lui offre d'écrire pour elle un livre dénonçant les malversations d'un précédent gouvernement. Ce livre aura l'effet d'une bombe s'il est publié et Malacci, curieux comme une belette, ne pourra s'empêcher de tenter de remonter la filière et de comprendre les agissements de la belle Claude Vandal, l'attachée politique qui en sait trop.

Accusé de meurtre par la police, pourchassé par des sbires, Malacci devra faire preuve de beaucoup d'intelligence et de perspicacité pour s'en sortir: ce qu'il accomplira avec brio, mais non sans surprendre le lecteur avec le regard qu'il pose sur la vie, à la fois désabusé et plein d'espoir. L'humour et les interrogations existentielles se côtoient dans un feu roulant de poursuites et de découvertes sensationnelles. *La belle au gant noir* est un roman policier désopilant qui répond à tous les critères exigés pour passer une soirée d'évasion inoubliable. Tout ça dans un style énergique et maîtrisé qui laisse espérer les suites des aventures de ce photographe de presse pas comme les autres.

## Portrait de famille avec drame

COMME TON PÈRE  
Guillaume Le Touze,  
Éditions de l'Olivier, 218 p.  
ISABELLE RICHER



À l'abri, dans une de ces habitations troglodytiques ayant servi de caches au XIXe siècle, Paul écrit une longue lettre-confession à Jacques, l'amant qu'il a brusquement quitté des années plus tôt. L'éloignement, la solitude forcent Paul à la franchise et à l'examen lucide de son passé. Il sait que l'exil volontaire auquel il se soumet participe à sa quête de vérité, celle qu'il est venu chercher si loin.

Cet homme inquiet se retrouve, à 47 ans, dans une Afrique du Sud qui se débat avec la fin du régime d'apartheid. «Ce qui m'atteint dans le régime des Boers, c'est leur morale étouffante et réactionnaire. C'est cela qui me met en danger, moi, homosexuel, plutôt que leur attitude à l'égard des Noirs.» Et cette inquiétude se révèle être la peur, celle qui traque et qui détraque, la peur de la maladie et de la mort. Alors qu'on croyait n'avoir affaire qu'à l'histoire de Paul, un autre lettre survient, celle de son fils, malade, qui a décidé de venir mourir auprès de son père. Le passage de l'histoire de Paul à celle de Giuseppe apporte la dimension filiale que l'on soupçonnait sans pouvoir la mesurer jusque-là.

«Comme ton père», cette expression que l'on dit sur un ton agacé parce que l'on vient de reconnaître chez son fils quelque travers ou quelque manie, garde toujours ce petit accent ému puisqu'il scelle la ressemblance entre deux êtres aimés. Ici, la ressemblance lie profondément les deux hommes. Comme son père, Giuseppe est homosexuel. Comme son père, il a quitté une femme pour l'étreinte d'un homme. Comme son père, il traîne avec lui quelques photos en guise de résumé de sa vie passée et les étale devant lui pour se rassurer. Comme son père, il a la trouille. Malgré des années sans se voir, ces deux hommes se reconnaissent et acceptent ce que chacun demande de l'autre. Giuseppe, dans une formule sans appel, exprime son affection pour son père: «Au fur et à mesure que mon père grandit, mes forces m'abandonnent. Nous avons réussi l'inversion parfaite.»

Une troisième lettre complètera le triangle éclaté. Devant la mort si proche, Paul convoque la mère de Giuseppe, Claudia, elle aussi brutalement abandonnée des années avant Jacques. Cette famille déchiquetée ne se reconstituera pas sous nos yeux. Il arrive parfois qu'il soit

trop tard et que même les appels les plus pressants soient reçus avec un décalage fatal... Guillaume Le Touze n'asservit jamais ses personnages à la démonstration d'une thèse. Il les anime d'une vie propre, ils sont porteurs de leur destinée et agissent sur elle avec toute leur volonté. Ce portrait de famille, rendu réel grâce à une écriture où se mêlent le style et l'esprit, ébranle le lecteur et le conduit à réfléchir. Cet auteur, qui à 26 ans en est à son deuxième roman, a construit un livre parfait, à l'équilibre subtil, où les changements de style révèlent une maîtrise exceptionnelle de l'écriture. Parfois, au cœur du drame, quelques traits vifs, d'une drôlerie inattendue, secouent le récit («Calme et magnanime, il me regardait me battre avec les aliments comme un goret psychopathe.») Il ne s'agit pas ici de simple virtuosité mais de talent pur. L'aisance étourdissante avec laquelle Guillaume Le Touze adopte une voix qui convient, tour à tour, à chacun des piliers de son roman, confirme l'écrivain, celui qui sait créer une atmosphère, composer une histoire et un univers et nous y entraîner.

### Liber de vive voix

<p>LAURENT-MICHEL VACHER Entretien avec <b>MARIO BUNGE</b></p> <p>142 pages, 18 dollars</p>	<p>ROBERT LÉVESQUE Entretiens avec <b>JEAN-PIERRE RONFARD</b></p> <p>178 pages, 20 dollars</p>	<p>GILBERT ÉROUART Entretiens avec <b>JEAN-PAUL RIOPELLE</b></p> <p>124 pages, 17 dollars</p>	<p>STÉPHANE BAILLARGEON Entretiens avec <b>LOUIS ROUSSEAU</b></p> <p>154 pages, 18 dollars</p>	<p>GIOVANNI CALABRESE Entretiens avec <b>JEAN PARÉ</b></p> <p>188 pages, 20 dollars</p>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------------------------------------------------------

**PARAÎTRONT BIEN TÔT** Michel Coulombe, *Entretiens avec Gilles Carle*  
Carol Bergeron, *Entretiens avec Francis Dhomont*  
Marc Chapleau, *Entretiens avec Champlain Charest*

### Nouveautés Liber

<p>Yves Couture <b>LA TERRE PROMISE</b> L'absolu politique dans le nationalisme québécois 222 pages, 21 dollars</p>	<p>Pierre Milot <b>POURQUOI JE N'ÉCRIS PAS D'ESSAIS POSTMODERNES</b> 144 pages, 17 dollars</p>	<p>Laurent-Michel Vacher <b>HISTOIRE D'IDÉES</b> À l'usage des cégépiens et autres apprentis de tout poil, jeunes ou vieux 264 pages, 22 dollars</p>
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Les éditions Liber, C. P. 1475, succursale B, Montréal (Québec) H3B 3L2

### ERRATUM

LA CHIENNE AZTÈQUE  
Louise Malette

Veillez prendre note qu'une erreur s'est glissée dans la publicité de la Collection Plus parue le 10 septembre dernier. Veuillez lire sous le titre *La Chienne aztèque* le nom de son auteur, Louise Malette.

La maison d'édition s'excuse auprès de l'auteur et des lecteurs pour cette fâcheuse erreur.

HURTUBISE HMH  
7360, Boul. Newman, Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2  
Téléphones: (514) 364-0323  
1-800-361-1664  
Télécopieur: (514) 364-7435

### Le Festival de la Littérature

L'Union des écrivains et écrivains québécois présente

du 23 au 30 septembre 1994

SPECTACLES + EXPOSITIONS + TABLES RONDES + LECTURES  
CONFÉRENCES + ANIMATIONS JEUNESSE  
RENCONTRES LITTÉRAIRES INTERCULTURELLES ET INTERNATIONALES

**Lieux**  
L'Agora de la danse / Bibliothèque centrale jeunesse / Bibliothèque nationale du Québec  
Chapelle historique du Bon-Pasteur / Goethe-Institut / Librairie Champigny  
Librairie Renaud-Bray / Maison de la culture Frontenac / Maison des écrivains  
Monument-National / Petit Campus / UQAM

UNEQ  
Renseignements et réservations  
(du 19 au 30 septembre) (514) 849-8907

CET ÉVÈNEMENT EST RÉNÉ POSSIBLE GRÂCE À NOTRES FINANCIERS DU CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL

### LIVRES

Anne-Marie Alonzo  
Tout au loin la lumière 12 \$  
Hugues Corriveau  
L'enfance 12 \$  
Hélène Dorion  
L'issue, la résonance du désordre... 15 \$  
Jean-Marc Fréchette  
Le Psautier des Rois 12 \$  
Rachel Leclerc  
Rabatteurs d'étoiles 15 \$  
Pierre Ouellet  
Vita Chiara 15 \$  
François Tétreau  
Chambre de lecture 12 \$

Collection INITIALE  
10 \$ chacun  
Catherine Fortin  
Ainsi chavirent les banquises  
Bernard Gilbert  
Opéra  
Michel Pleau  
La traversée de la nuit

UN HÉRITAGE CULTUREL APPUYÉ PAR LES CONSEILS DES ARTS DU QUÉBEC ET DU CANADA

### CASSETTES AUDIO

MARIE UGUAY  
Poèmes choisis  
Poèmes lus par Suzanne Giguère  
Musique de Violaine Corradi

JACQUES BRAULT  
Poèmes choisis  
Poèmes lus par l'auteur

**LIVRES À PARAÎTRE**  
Louise Beauchamp, Marc André Brouillette, Mireille Cliche, Bertrand Laverdure, Luc Perrier, Joël Pourbaix, Miriam Waddington, Une anthologie de poésie: Voix d'Irlande et du Québec et une anthologie des poètes du Noroit.

**LANCEMENT**  
Aujourd'hui le 17 septembre 1994  
à La Galerie Éric Devlin  
460 Sainte-Catherine Ouest, local 403, Mtl.  
(à côté du Cinéma Le Parisien)  
Les auteur-e-s et artistes seront sur place pour vous rencontrer  
1835, Les Hauteurs, Saint-Hippolyte, Qc J0R 1P0

# LES ARTS

EXPOSITION

## Madame Grès à l'Institut du costume du Met Museum

MAURICE TOURIGNY  
CORRESPONDANT  
A NEW YORK

L'Institut du costume du Metropolitan Museum de New York était l'enfant chéri de la fameuse Diana Vreeland qui l'avait fondé et qui, jusqu'à sa mort, en est demeurée l'animatrice. Dans la métropole américaine, on craignait qu'une fois l'âme de l'Institut disparue, s'ensuivrait le déclin ou à tout le moins un temps de transition difficile.

Si l'Institut, sous la nouvelle gouverne des conservateurs Richard Martin et Harold Koda, a modifié son style d'exposition, sa qualité et le

plaisir du public n'en souffrent pas du tout. Les immenses expositions, embrassant des époques entières, sous le règne de Vreeland, ont été remplacées par des collections contenant peut-être moins d'éléments mais dotées d'un contexte théorique, voire même philosophique; en effet, Martin et Koda se soucient de situer les œuvres présentées, d'établir des correspondances avec les autres arts, de réfléchir sur le moment d'histoire qui a donné naissance aux éléments exposés.

Les spectateurs regrettent peut-être le souffle et l'envergure des collections montées par Vreeland (on se souvient de ses expositions sur l'ère napoléonienne, sur la Belle Époque) mais se réjouissent certainement de l'intelligence et de la pertinence du travail de la nouvelle équipe.

Cet automne, jusqu'au 27 novembre, les galeries de l'Institut du costume hébergent *Madame Grès*, une collection d'environ 80 créations de cette figure dominante de la haute couture française depuis les années 20.

### Le corps et la matière qui l'enveloppe

Née avec le siècle, Madame Grès lance sa propre maison de couture dans les années 30 sous le nom de Alix Barton Couture et c'est durant la Seconde Guerre qu'elle commence la Maison Grès, en 1942. On dit



PHOTO KAREN WILLIS/THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART  
Robe de soirée de soie blanche, 1963.

que durant l'occupation de Paris par les forces nazies, elle a ouvert son salon aux épouses des officiers allemands pour leur montrer sa nouvelle collection: des vêtements aux couleurs du drapeau français. La réaction des nazis fut immédiate: le lendemain, les occupants forçaient la

Maison Grès à fermer ses portes.

Voilà un épisode qui illustre l'autonomie, l'audace et les convictions de Madame Grès dont elle a fait preuve tout au long d'une carrière de soixante ans. Son nom est à jamais associé au renouveau de la haute couture de l'entre-guerre, mené par

des femmes à Paris. Elle est la dernière survivante de ces créatrices dont l'influence se fait encore sentir aujourd'hui, depuis la disparition de Chanel et de Vionnet.

Une des grandes innovations de Madame Grès est d'avoir commencé à travailler avec les tissus sur les corps de ses mannequins. Plus de créations de patrons à partir de croquis bidimensionnels, mais bien à partir de drapés et d'effets de formes sur le corps humain. Grès se vante d'avoir toujours respecté le corps et la matière qui l'enveloppe.

Souvent, Grès ne coupe pas les étoffes: elle les laisse entières autour du corps sans jamais enfreindre les mouvements de celui-ci. Dans la collection du Met, on voit donc une grande quantité de robes très amples, de drapés savants, de jupes à larges plis. Il s'ensuit une fluidité remarquable de ces robes et manteaux, exécutés dans les tissus les plus sensuels. Madame Grès affectionne les jerseys de soie, les crêpes de soie, et de Chine.

Ces tissus et les formes qu'ils prennent sur le corps rappellent les vêtements de la Grèce antique, évoquent les sculptures antiques. La pureté du drapé, son élégance et une évidente impression de liberté dominent l'art de Grès.

Elle garde ce même respect des tissus lorsqu'elle crée des manteaux et ponchos de riches brocarts. On ne peut s'empêcher d'être étonné par les mètres de tissus intacts, sans coupures ni coutures. Madame Grès fait confiance aux tissus comme à de vieux amis.

### «Respecter les tissus»

La récurrence du drapé entraîne aussi une certaine asymétrie des vêtements, une irrégularité des plis que Madame Grès cultive. Qu'elle travaille dans de sobres noirs et blancs ou dans d'éclatants magentas presque électriques, Grès reste fidèle à ses principes de base.

Lorsqu'elle aborde des étoffes plus lourdes pour des manteaux de laine ou des ponchos de soirée, elle n'abandonne pas l'aspect sculptural du design. On observe aussi l'influence profonde de Grès sur les couturiers japonais qui gagnent le marché occidental dans les années 80; les Yamamoto et Miyake ont retenu la leçon de Grès: souligner et mettre l'accent sur les qualités des étoffes. «Respecter les tissus».

Le design de Grès s'inscrit dans cette vague néoclassique de ses débuts. Comme dans le théâtre et la danse, la mode affiche cette inspiration venue de l'Antiquité et de la mythologie; elle signe les costumes de pièces de Giraudoux, de Cocteau et même plus tard du Britannique Harold Pinter. Elle se tourne successivement vers la peinture italienne de la Renaissance et l'art oriental pour colorer ses collections de formes renouvelées ou de teintes oubliées.

L'audace de la créatrice va jusqu'à dénuder des espaces de peau entourés de tissus, espèce d'érotisme volontaire et magnifiquement exécuté, depuis repris par les plus grands couturiers du monde.

L'ensemble de la production de Madame Grès demeure d'une actualité surprenante mais son utilisation du taffetas semble tout droit sortie des pages du *Vogue* d'aujourd'hui. Les corsages près du corps qui s'ouvrent soudainement en jupes très larges, à plis spectaculaires qui comprennent des mètres de taffetas moiré n'ont pas vieilli d'une minute et pourraient porter la signature des vedettes actuelles de la haute couture.

L'installation de l'exposition est absolument impeccable; les montres aux éclairages soignés mettent en valeur chaque caractéristique des designs et une petite collection de bijoux de Madame Grès complète l'ensemble. Même ceux d'entre nous pour qui la mode n'est qu'affaire de dames de la société ne seront pas insensibles à Madame Grès.

### ANTIQUAIRE

Antiquités  
**Jean-Guy Géliveau**  
247 rue Granby, Bromont  
(sortie 74 - autoroute Cantons de l'Est)  
Meubles canadiens, victoriens, québécois et autres.  
Mobilier de chambre, salle à manger, salon.  
Lits cuivre, bois, métal et laiton. Boutis, armoires, coffres en pin, chaises droites, berçantes, egress backs, tables rondes etc...  
1-514-534-2414  
POUR RÉSERVATION PUBLICITAIRE. COMPOSEZ LE 985-3322

### GUY ROBERT

écrivain, expert en art, docteur en esthétique

### l'Histoire de l'Art — en 24 chefs d'œuvre

Suite de six conférences de Guy Robert, construites chacune autour de quatre œuvres vedettes, qui seront situées dans leur propre contexte, de manière organique et dialectique.

Ces conférences se donneront le jour et le soir à Montréal et à Ste-Marguerite-du-Lac-Masson dès les 5 et 6 octobre 1994.

Le CERCLE des ARTISTES PEINTRES et SCULPTEURS du QUÉBEC  
Informations: pour Montréal (514) 688-8015 Mireille Forget  
Les Laurentides (514) 227-5707 Mimi Clerc-Misner

En collaboration avec les **BELLES SOIRÉES** de l'Université de Montréal, responsable du contenu culturel

TORONTO ART GALLERY OF ONTARIO :

EXPOSITION BARNES

départ supplémentaire: 11 au 13 novembre

259,00 \$ p.p. occ. double

VOYAGES CARBIN (514) 728-4553

### LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL

présente



### CHARLEVOIX HISTOIRE D'ART de 1900 à 1940

Plus d'une centaine d'œuvres produites par les nombreux artistes ayant fréquenté ou habité Charlevoix à l'époque.

Une histoire à découvrir...  
DU 24 SEPTEMBRE 1994 AU 30 JANVIER 1995

OUVERT DE 9 h À 17 h

Visites guidées:

les mercredis, samedis et dimanches

23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul / Renseignements: (418) 435-3681

henry

# SAXE

ŒUVRES DE 1960 À 1993

DU 20 MAI  
AU 25 SEPTEMBRE

DROITS D'ENTRÉE : 5\$  
MARDI AU DIMANCHE : 11H À 18H  
LES MERCREDIS SOIRS DU MAURIER : GRATUIT  
18H À 21H  
MÉTRO PLACE-DES-ARTS  
COIN SAINTÉ-CATHERINE / JEANNE-MANCE  
PROGRAMMATION : (514) 847-6212

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

La Librairie du Musée

### Invitation

La Librairie du Musée des beaux-arts de Montréal et les Éditions Fini-Infini vous invitent à rencontrer

JEAN McEWEN

le mercredi 21 septembre 1994, de 17 h à 19 h à l'occasion de la publication de

PETIT CIMETIÈRE D'UNE PRÉSENCE

LIBRAIRIE DU MUSÉE

PAVILLON JEAN-NOËL DESMARAIS

1368, rue Sherbrooke ouest ☎ (514) 285-1600, poste 350

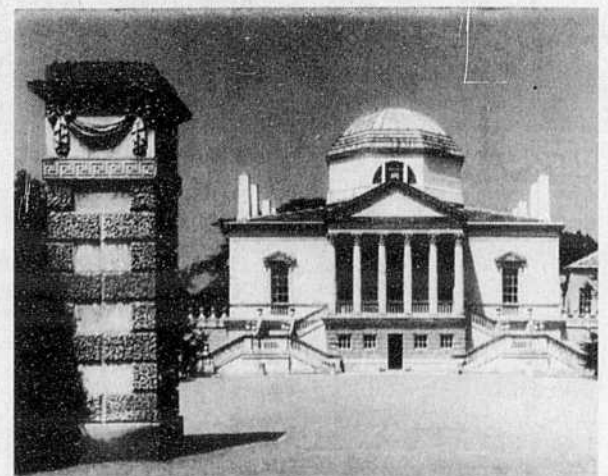
Heures d'ouverture de la Librairie: tous les jours, de 11 h à 18 h; le mercredi, jusqu'à 21 h; les jeudi et vendredi, jusqu'à 19 h. Entrée gratuite.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

CCA

### Le Renouveau palladien : La villa et les jardins de lord Burlington à Chiswick

Du 19 juillet au 25 septembre 1994



Richard Pene, Chiswick, vue de la façade principale, 1993. Epreuve par procédé chromatique. © Richard Pene 1994.

Cette exposition a été réalisée en collaboration par la Royal Academy of Arts de Londres, le Heinz Architectural Center du Carnegie Museum of Art de Pittsburgh et le CCA.

Les frais de transport aérien des œuvres sont pris en charge par British Airways. Les frais d'assurance sont couverts en partie par le ministère du Patrimoine canadien. L'exposition bénéficie d'une contribution additionnelle du British Council.

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture  
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6 (514) 939-7026

# A

## L'ART CONTEMPORAIN

sous toutes ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

GALERIE TROIS POINTS  
JOCELYNE AUMONT

Paul  
LACROIX

Vernissage samedi  
17 septembre à 14 h  
jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre

avec la participation  
du Ministère de la Culture du Québec  
372, SAINTÉ-CATHERINE OUEST  
SUITE 520, MONTRÉAL  
H3B 1A2 (514) 866-8008

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark suite 100 Montréal (514) 849-1165

DANSEREAU : LES AVENTURES DE KAT MANDOU

Jusqu'au 8 octobre

Pour réserver  
dans cet espace publicitaire,  
composez le

985-3319

Alexander Netusil  
Marbod Fritsch

7 au 24 septembre

Galerie Éric Devlin  
460 Sainte-Catherine Ouest  
espace 403  
Montréal H3B 1A7  
Tél. : 514-866-6272  
Fax : 514-866-7284

aaleriericdevlin

## ARTS

ARTS VISUELS

## L'humaine misère

Les gravures du Miserere de Georges Rouault, au Gesù

STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Les 58 gravures du célèbre *Miserere*, de Georges Rouault, sont exposées depuis le début de la semaine au Centre de Créativité des salles du Gesù, rue de Bleury, à Montréal.

Le *Miserere* a été réalisé entre 1922 et 1927, à une période cruciale de l'évolution plastique et spirituelle de l'artiste français, mort à Paris, en 1958, à l'âge de 86 ans. L'idée même de ce grand œuvre a germé dans son esprit pendant la Première Guerre mondiale. Certaines planches ont été modifiées dans les années quarante et l'ordre définitif de leur présentation n'a été arrêté qu'en 1946-1947.

D'abord réalisées sous forme de dessins à l'encre de Chine, transformées ensuite en peinture à la demande du marchand d'art Ambroise Vollard, les œuvres furent finalement gravées sur cuivre, à l'aide de limes, de grattoirs, de burins et de papier émeri, en tentant de préserver le rythme et le dessin initial, comme l'expliquait Rouault lui-même. Il aurait aussi dit à Vollard: «Vous me fournissez du cuivre et moi je fonce dedans.»

Le résultat de sa tumultueuse cavalcade a donc pris la forme d'un livre d'artiste publié à 250 exemplaires, en 1947. La copie complète présentée au Gesù, avec ses 58 planches en noir et blanc, de format moyen, est unique en Amérique du Nord. Elle appartient à l'abbaye Saint-Benoît-du-Lac, en Estrie.

Le recueil se divise en deux parties inégales. La première, qui réunit

33 planches, est intitulée «Miserere», comme l'ensemble. La seconde est appelée «Guerre», tout tristement. Le ton est donné. Les thèmes sacrés et profanes se mélangent ici, imposent un dialogue constant entre le Christ et l'Homme, entre le divin et l'humain, inextricablement liés dans la misère. Les titres des différentes œuvres rappellent ce dont il est question: c'est la *Rue des solitaires*, *Les ruines elles-mêmes ont péri*, *Le dur métier de vivre*, *Toujours flagellé*, *En toutes choses des larmes et*

*Qui ne se grime pas?*, une de ses plus célèbres, mille et cent fois reproduites.

Voilà donc une nouvelle *Divine Comédie*, un portrait sans concession de la douloureuse condition inhumaine, un condensé pour ainsi dire noir sur noir d'images de l'Enfer sur terre.

C'est surtout le sommet de l'art de Rouault, qui peaufine ici, à l'extrême, les thèmes obsédants de sa mécanique expressive, tous ces symboles d'une humanité misérable, déchue physiquement et mor-

ralement: prostituées à l'abandon, clowns grotesques, bourgeois infâmes, prolétaires stigmatisés par une vie de peine et de labeur, femmes du peuple accablées d'enfants, faubourgs déliquescents, auxquels s'ajoutent des motifs directement inspirés de la guerre, des soldats en fuite, des villes en ruine, et tous ces sujets sacrés, puisés dans la Passion, le Christ aux outrages, le couronnement d'épines et surtout la mise en croix.

On l'a souvent remarqué, Rouault accède aux visions les plus religieuses que l'art du XX<sup>e</sup> siècle ait permises. Au vrai, il s'est finalement imposé comme un des plus grands artistes religieux de tous les temps, à



La rue des solitaires.

l'égal des grands maîtres du Moyen Âge, dont il admirait tant le travail. Lui-même a écrit qu'il n'a peut-être jamais eu qu'un seul modèle, le Christ, «obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix», comme le dit le titre d'une autre planche du *Miserere*.

Ce qui n'est pas totalement sûr. Le théologien protestant Paul Tilli-

ch, qui appréciait énormément le travail de Rouault et auquel il a consacré quelques pages sublimes, pensait que la véritable force de cet artiste résidait dans le traitement de sujets profanes d'où émanait pourtant un sentiment de l'inlassable présence de l'éternel, d'où surgissait la perspective de l'«inconditionné», du religieux, toujours

à l'œuvre dans l'existence.

Et c'est ce qu'on vérifie au contact des planches sobres, mais d'une infinie tristesse, exposées au Gesù. Rouault est d'un amer pessimisme, d'une totale lucidité sur les malheurs qui déchirent l'humanité. Mais quand il témoigne, quand il trace les traits d'un visage ordinaire brûlé par cette chienne de vie, quand il

montre un corps décharné qui courbe le dos et incline déjà la tête, il touche l'essentiel de ce qui transcende la détestable réalité et permet seul de la supporter. L'absolu est là, comme somme des compensations pour l'humaine misère. Avec Rouault, dans le *Miserere*, comme dans tout grand art mais avec une force et une immédiateté palpable, l'éthique et l'esthétique ne font plus qu'un.

Le style, la manière de Rouault y sont pour beaucoup. C'est encore et toujours cette figuration simplifiée, ce réalisme transfiguré, qui a parfois frisé le procédé, mais qui atteint maintenant une forte, parfaite et harmonieuse simplicité poétique. Il n'y a pas d'abstraction ici, si ce n'est celle qu'impose le contenu émotionnel, le sens prégnant qui imbibe chaque trait et ces larges à-plats d'obscurité.

La technique employée accentue aussi cet effet. En gravant, Rouault a conservé son habitude de cerner grossièrement les formes, de les cloisonner dans un trait souple mais large, qui fait songer aux réseaux de plomb d'un vitrail. En fait, c'est tout l'ensemble qui évoque la plénitude monumentale des vitraux médiévaux, dont il a toujours admiré la force et qu'il restaurait, dans sa jeunesse, chez un maître verrier. «S'il y avait eu de beaux vitraux comme autrefois, je ne serais peut-être pas devenu peintre», aimait-il répéter.

L'exposition consacrée à Rouault s'inscrit dans un plus vaste événement sur l'art sacré en place jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre prochain. On peut aussi y voir des œuvres de Pierre Narin Keo Kossal et des icônes de Joan Jordache.

## GRAHAM CANTIENI

«SUSPENSIONS ET SUPERPOSITIONS»

Œuvres récentes 1993-94

septembre-octobre

• CENTRE CULTUREL JEAN-GAGNANT

• PAVILLON DE L'ORANGERIE DU MUSÉE DE L'ÉVÊCHÉ  
Limoges

novembre-décembre

• GALERIE ZOGRAPHIA  
Bordeaux

Trois expositions organisées par le Centre culturel municipal Jean-Gagnant de Limoges en collaboration avec le Musée de l'Évêché de Limoges, le Festival International des Francophonies en Limousin, la Galerie Zographia de Bordeaux, les Services culturels de l'Ambassade du Canada à Paris et l'Université du Québec à Trois-Rivières.  
Un catalogue couleurs avec texte de Katia Feijó accompagne les expositions.

## Lynda Schneider Granatstein

Exposition du 21 septembre au 1<sup>er</sup> octobre 1994

Vernissage mercredi 21 septembre à 19 h

GALERIE  
D'ARTRelais  
des  
Époques

234, rue St-Paul ouest

Vieux-Montréal Tél. : 844-2133

## EXPOSITION SOLO

## GIRIBI

Vendredi 16 septembre de 19h à 21h, samedi 17 septembre  
de 13h à 21h, dimanche 18 septembre de 13h à 17h.GALERIE DE LA TOURELLE  
Hôtel Delta de Valleyfield  
40 Ave du Centenaire, Valleyfield

Pour information: (514) 377-2015 (514) 371-2289

## G A L E R I E

## SCULPTURE ATYPIQUE

Michel Archambault et Denis Rousseau

du 22 septembre au 20 octobre 1994

vernissage le dimanche 25 septembre



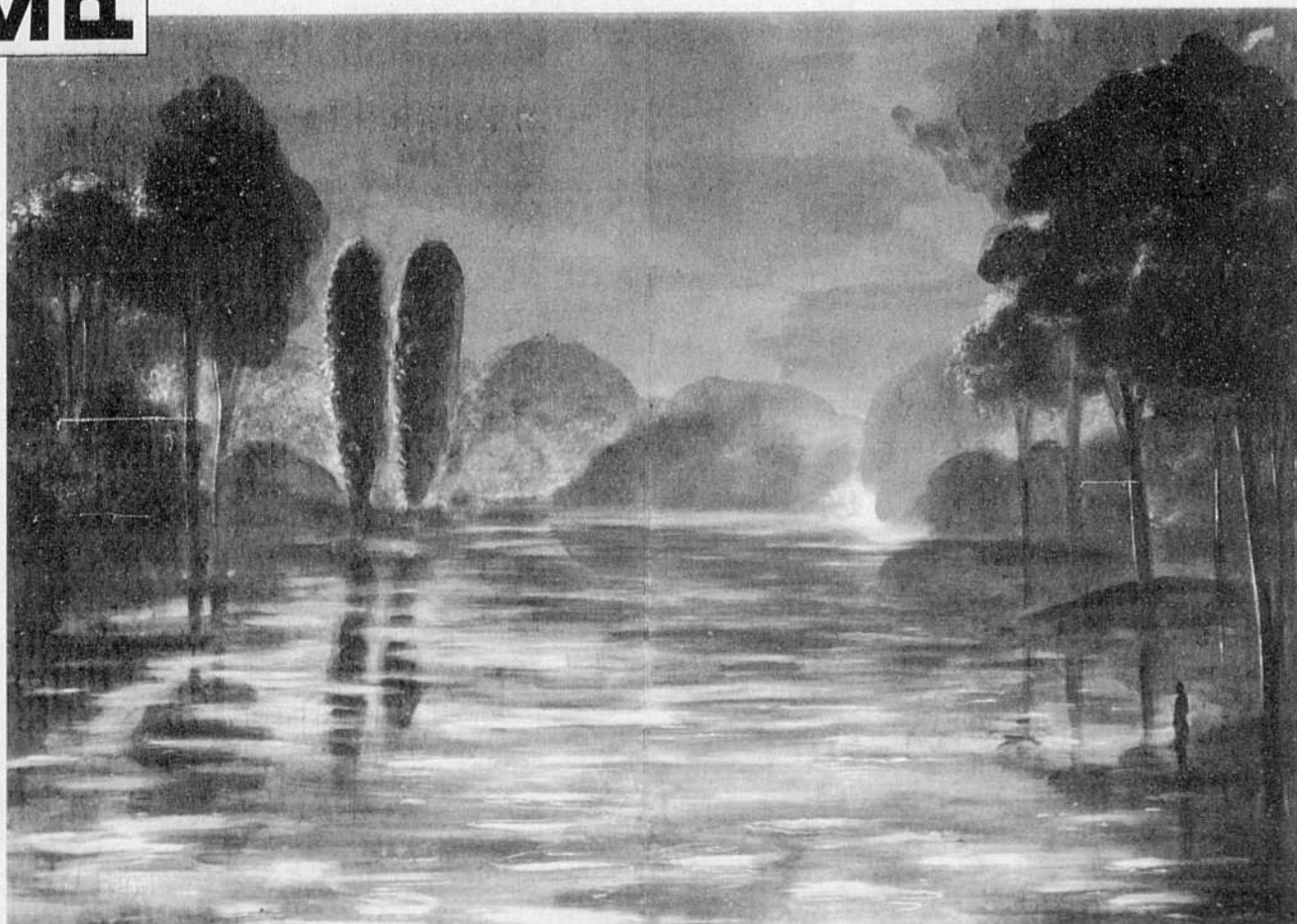
Saïdy Bronfman

5170, chemin de la Côte-Ste-Catherine,

Montréal (Québec) H3W 1M7

Tel.: (514) 739-2301

Té.: (514) 739-9340

LES  
CENT  
JOURS  
D'ART  
CONTEMPORAIN9<sup>e</sup> ÉDITIONDu 1<sup>er</sup> septembre au 27 novembre 1994Heures d'ouverture : lundi fermé; mardi, mercredi et dimanche  
de 11 h à 18 h; jeudi, vendredi et samedi de 12 h à 20 h

Wanda Koop, *Paintings for Dimly Lit Rooms*, 1993. Acrylique sur toile. 274 x 396 cm.  
Du 1<sup>er</sup> septembre au 16 octobre 1994. CIAC - 3576, avenue du Parc

UNE PRODUCTION DU CIAC  
Centre international d'art contemporain de Montréal  
RENSEIGNEMENTS: [514] 288-0811

## LES EXPOSITIONS:

Alighiero Boetti et

Mimmo Paladino

Tapisseries

1<sup>er</sup> septembre - 2 octobre

CIAC-314, RUE SHERBROOKE EST

Gottfried Helnwein

Visages/Faces

1<sup>er</sup> septembre - 9 octobre

CIAC-314, RUE SHERBROOKE EST

Wanda Koop

Paintings for Dimly Lit Rooms

1<sup>er</sup> septembre - 16 octobre

CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Entre Image

et Matière

Neuf artistes italiens:

Stefano Arienti, Andrea Busto,

Chiara Dynys, Eugenio Gilberti,

Felice Levini, Massimo Orsi, Alfredo

Romano, Grazia Toderi, Silvio Wolf.

1<sup>er</sup> septembre - 27 novembre

CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Roberto Pellegrinuzzi

Le Chasseur d'images (1989-1994)

1<sup>er</sup> septembre - 27 novembre

CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Vidéos allemandes

Les Prix vidéos de la ville de Marl

6 - 16 octobre

CIAC-380, RUE PRINCE-ARTHUR OUEST

Carl Beam

The Columbus Suite, 1990

6 octobre - 27 novembre

CIAC-380, RUE PRINCE-ARTHUR OUEST

Daniel Dion

Parcours

6 octobre - 27 novembre

CIAC-380, RUE PRINCE-ARTHUR OUEST

Pierre Dorion

Autoportraits, 1990-1994

20 octobre - 27 novembre

CIAC-314, RUE SHERBROOKE EST

Loïc Le Groumellec

Œuvres récentes

23 octobre - 27 novembre

CIAC-3576, AVENUE DU PARC

Conseil des arts et des lettres du Québec • Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal • Conseil des Arts du Canada • Ministère du Patrimoine canadien • Ministère de la Main-d'œuvre, de la Sécurité du revenu et de la Formation professionnelle du Québec • Ministère du Développement des ressources humaines du Canada • Service de la culture de la Ville de Montréal • Goethe-Institut Montréal • Institut Culturel Italien.

CrownVie

MUSIQUEPLUS

BELLE  
GUELLE

LE DEVOIR

## Le plus sympa des clubs échangistes

Vous avez le coup de foudre pour une vieille baraque mais craignez de vous embarquer? Votre adorée demeure ancestrale est en travaux depuis dix ans, et vous vous sentez sur le point de demander le divorce? L'APMAQ est pour vous! À l'Association des amis et propriétaires de maisons anciennes du Québec, qui existe depuis une quinzaine d'années et qui compte environ 350 membres à travers la Province, on échange avec enthousiasme conseils, tuyaux et bonnes adresses (car les bons artisans capables de restaurer d'antiques lucarnes ou des pignons mignons dans le respect des styles ne sont pas légion). Les dimanches d'été, en plus de promenades architecturales instructives, on organise des opérations portes ouvertes, on se visite les uns les autres, et on se raconte «ben hardiment» ses déboires et ses triomphes. À l'APMAQ, on n'est pas avare d'anecdotes! Mme Gisèle Monarque, par exemple, est ravie de me conter comment, une semaine après avoir emménagé dans une maison flambant neuve, son mari et elle, au cours d'une promenade, sont tombés cul par-dessus tête en amour avec une demeure de 1832 dans un état proche du taudis mais, hummm! tellement belle... avec sa petite pancarte qui miaulait doucement «À vendre» dans le grand vent du bord de l'eau. «On a passé trois ans dans la grange pour prendre tout le temps de bien restaurer... Tant qu'à être fous!»

L'APMAQ publie aussi une revue, *La Lucarne*, a édité un guide-ressource, organise des conférences l'hiver. Et cherche également à faire pression, notamment auprès des pouvoirs municipaux (au moyen de lettres et d'actions diverses) pour contribuer à la sauvegarde de belles maisons en péril. Le clou des activités, c'est le grand congrès annuel, au cours duquel une visite guidée de la région — un coin de pays différent chaque fois —, un banquet et une remise de prix contribuent à resserrer les rangs de ce curieux club échangiste où l'on s'encourage joyeusement à sombrer sans honte dans ce sombre vice, ô combien dévorant: l'amour des vieilles pierres (ou des vieux déclin de bois). Le prochain congrès aura lieu à Saint-Jean-d'Iberville, les 7, 8 et 9 octobre prochains. Si vous vous cherchez des complices, ce sera le bon moment! Les timides opéreront peut-être pour le téléphone — au bureau central de l'association: (514) 634-4246. Ou préféreront même la voie postale: secrétariat de l'APMAQ, 145, 56e avenue, Lachine, H8T 3B8. Discretion assurée... S.G.

## À Ottawa, c'est dimanche!

L'ambassade de France à Ottawa ouvre gratuitement ses portes ce dimanche 18 septembre de 13 h à 17 h, afin de laisser tout un chacun admirer dedans comme dehors ce bel exemple de construction Art Déco (on offre même des visites guidées). C'est en 1936, un 14 juillet évidemment, que fut posée par Mackenzie King la première pierre de cet édifice signé des architectes Eugène Beaudoin, Antoine Monette et Marcel Parizeau. Plusieurs artistes français fameux du temps dont les graveurs Charles Pinson et Robert Cami, ou le peintre Marcel Gromaire, ont contribué à la décoration intérieure. Pas très «peuple» que cette adresse, au 42 promenade Sussex. Mais c'est justement pour une fois que sont conviés en grand un autre genre de visiteurs que les distingués grignoteurs de petits fours, autant en profiter!

Consensus au sein du c.a. de cette Caisse pop du 538 place Saint-Henri (lauréat de l'arrondissement 8) pour préserver le cachet classique de cette belle bâtisse. Et cela depuis que la Caisse en a fait l'acquisition en 1953. Il faut dire que ce noble édifice, érigé en tant que bureau de poste en 1889 — architecte, Alphonse Raza — fut aussitôt l'un des symboles du dynamisme du quartier et l'un des fleurons de son centre actif. À la Caisse, on connaît toute l'histoire par cœur, grâce aux travaux de la Société d'histoire de Saint-Henri.

# FORMES



Ce duplex de la rue Laverdure a été couronné grand lauréat de l'arrondissement 1 au cours de l'Opération patrimoine populaire.

## le cœur de nos quartiers

la beauté d'une ville  
est aussi entre les mains de  
ses plus humbles citoyens



PAR SOPHIE GIRONNAY

Un homme qui meurt, dit-on souvent, c'est une bibliothèque qui disparaît. Une façade massacrée par une rénovation mal faite, un pignon saccagé, des moulures arrachées, et c'est le cœur de tout un quartier qui se met à battre moins égal.

Aujourd'hui, 17 septembre, la Ville de Montréal donne le coup d'envoi de son «Opération patrimoine populaire», une semaine d'activités destinée entre autres à faire passer le message que la beauté d'une ville est aussi entre les mains de ses plus humbles citoyens. Des prix sont décernés aux propriétaires qui ont su entretenir ou rénover leur maison, leur commerce, ou leur ensemble locatif en respectant l'intégrité architecturale et le style d'origine de la bâtisse. Oh! ce n'est pas un gros concours. Les gagnants, six par arrondissement, dont un «grand lauréat» (donc neuf en tout), reçoivent une photo laminée de leur maison, signée du maire Doré, avec un gros bravo (nouvelle prime cette année: mes sincères remerciements).

Et la sélection s'effectue plutôt à la bonne franquette. «Ils m'ont même pas écrit une lettre pour m'avertir. J'crois pis à ça, ces affaires-là, s'exclame au bout du fil la grande lauréate du Plateau, Lucille Touchette-Fortier, heureuse propriétaire d'un chic plex boulevard Saint-Laurent. Tout ce que je peux vous dire sur ma maison c'est que je l'entretiens, et c'est tout! Les moulures, les vitraux, non, je suis pas près de les changer!» Michel Trahan, lauréat d'Ahuntsic, est plutôt pris de court: «On vient à peine d'emménager. Ce sont les anciens propriétaires qu'il faudrait féliciter, ils étaient ici depuis 17 ans...» Ça prouve au moins, Monsieur Trahan, que vous avez bon goût...



Incroyable, cette lauréate est dans Côte-des-Neiges.

L'Opération patrimoine populaire offre toute la semaine des expositions (de photos), des opérations portes ouvertes dans les musées et les églises, des circuits de visite. À noter et inusité: un circuit de visites de synagogues. Aussi, un concours de photos organisé par le Centre d'histoire de Montréal (872-3207). On s'informe dans toutes les Maisons de la culture ou au 872-6211.

Et puis, comme dit Jean-François Gravel, architecte au Service de l'habitation et du développement urbain, dit SHDU (module des permis et inspections, section patrimoine, organisateur de l'événement): «C'est plus agréable à recevoir qu'un compte de taxes! C'est bien beau de protéger des zones par des règlements, de contraindre par des lois, mais il convient aussi de souligner les bons exemples, et c'est notre but dans ce cas-ci. Les gens, souvent, ne savent pas vraiment ce qu'il faut faire et se font mal conseiller. On leur dit: «Ce pignon-là, mettez donc de l'aluminium à la place, ça va être plus facile à entretenir», ce qui n'est pas vrai.»

### La maison du bonheur

S'il est un lauréat qui accepte de bonne grâce les encouragements, c'est M. Garant. Retraités, M. Garant et son épouse habitent le rez-de-chaussée tandis que leur fille et leur gendre occupent le second. Tous quatre s'en sont donné, du mal et du soin, pour restaurer cette demeure qu'ils ont achetée il y a huit ans.

«Nous avons consulté un ami architecte, mais nous nous sommes aidés aussi des souvenirs de nos voisins, certains parmi eux sont nés sur la rue!» Bâtie en 1900, la modeste maison en rangée s'agrandit à l'arrière d'une ralonge années 30. «Mon gendre a entièrement refait les vitraux selon le style de l'époque. Sur le toit, le gros du travail a été la tôle, nous avons refait les chambranles. Mais l'ardoise est restée intouchée, seulement repeinte.» Et l'intérieur est à l'avenant: «Certaines parties des moulures étaient tombées et nous les avons reconstituées, avec du plâtre de Paris.» Tout ce travail valait-il la peine? À cette question absurde, M. Garant ne peut que répondre par le chant lyrique de son bonheur: «À 70 ans nous sommes près de nos enfants, nous avons des voisins en or, tous les services à proximité... et, ma foi, je n'irai pas jusqu'à dire que nous avons donné l'exemple, mais on ne peut pas nier que la rue s'améliore partout depuis notre arrivée.»



La maison du bonheur de la famille Garant, grande lauréate de l'arrondissement Rosemont/Petite-Patrie, au 6374 Saint-Vallier.

La Division patrimoine du SHDU (Service de l'habitation et du développement urbain) attend à bras ouverts la visite et les questions de toute personne sur le point de rénover sa maison et cherchant à mieux s'informer (au 872-4192). C'est un service gratuit, appuyé de brochures diverses.

PHOTOS DENIS LABINE

## Appel de propositions, projets de recherche appliquée en design

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, a pour principal but de stimuler la recherche appliquée en design. Il offre un programme de contributions aux designers, aux partenariats designers-entreprises et aux entreprises qui possèdent un service intégré de design.

Le programme favorise la réalisation de projets permettant la conception et le développement de produits novateurs ou l'amélioration, par la qualité du design, de produits existants (y compris les outils de

design). Il s'adresse plus particulièrement aux petites et moyennes entreprises situées principalement dans la grande région de Montréal.

Le design doit faire partie intégrante des processus de conception et de développement du produit. Les retombées économiques en termes de création ou de conservation d'emplois, le potentiel d'exportation du produit, le respect de l'environnement et la conservation des ressources font partie des critères d'évaluation des projets.

### Contributions maximales:

50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 100 000 \$.

### Réception des formulaires de proposition:

du samedi 10 septembre au mardi 18 octobre 1994 avant 16 heures.

Nouveaux formulaires de proposition et conditions disponibles, la semaine, de 9 heures à 16 heures à:

l'Institut de Design Montréal, 1037, rue Rachel, 3<sup>e</sup> étage, Montréal (Québec), H2J 2J5.

Institut de  
Design  
Montréal